Leblanc de Ferrière
Jane Gray



Leblanc.

Jane Gray.

1834.

JANE GRAY,

DRAME EN TROIS ACTES

ET CINQ TABLEAUX.

De M. Leblanc,

MISE EN SCÈNE DE M. DUPUIS, DÉCORS DE M. RASCALON, MUSIQUE DE M. FRANCIS BELLON;

Précédé du

6 JUILLET 1553,

Prologue en un acte.

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE DIRIGÉ PAR M. DORSAY

(ci-devant Saqui.)

SE VEND CHEZ GALLET, FAUBOURG DU TEMPLE N° 27.

Paris

1834

PERSONNAGES.

Jean Dudley, duc de Northumberland.	MM.	*Savenay.*
Henri Gray, duc de Suffolk, père de Jane.		*Charles.*
Lord Guilford, fils de Dudley, époux de Jane Gray.		*Alexandre.*
Atkinson, espion de la princesse Marie.		*Ambroise.*
Arthur, son ami, attaché au service de Northumberland.		*Ferdinand.*
Sir Bruges, ministre catholique romain.		*Thibouville.*
Thomas Bridges, lieutenant de la tour, au service de Marie.		*Hinaux.*
1er Courtisan.		*Pernet.*
2me Courtisan.		*Cossard.*
Un Membre du Conseil. / Le Bourreau.		*Ernest.*
Jane Gray.	Mlle	*Elise B.*
Marie Tudor, fille du feu roi Henri VIII.	Mme	*St.-Firmin.*
Lady Radcliff Moore.		*Elise M...*
Miss Tilrey, / Anna, — suivantes de Jane Gray.		*Ancelin.* / *Adèle.*

Lords et Pairs d'Angleterre.
Courtisans, Hommes d'armes, Pages.
Suivantes de Jane Gray et de Marie Tudor.

La scène se passe en Angleterre : les deux premiers actes en 1553 : *le troisième en* 1554.

Le premier acte à Schilsea ; les deux derniers dans la tour de Londres.

Nota. Les directeurs de province qui désireraient jouer cet ouvrage pourront s'adresser, pour la musique, au théâtre, rue des Fossés du-Temple, n. 48, à M. Dorsay, directeur.

Imprimerie de PETIT, rue Saint-Denis, 380,
passage Lemoine.

JANE GRAY.

LE 6 JUILLET 1553.

Prologue.

PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente un péristyle du palais des rois d'Angleterre. Il fait nuit ; une lampe suspendue au milieu répand une faible clarté ; au fond, le perron de l'escalier conduisant à l'appartement du roi.

SCÈNE PREMIÈRE.

ATKINSON, ARTHUR.

(*Au lever du rideau, Atkinson paraît mystérieusement dans la colonnade du fond et gagne le milieu de la scène ; Arthur le suit et paraît épier ses démarches.*)

Arthur, *dans le fond.* — Quel est donc ce chevalier mystérieux ?

Atkinson *apercevant* Arthur. — Je suis découvert... Cet homme me suit..... Il faut payer d'audace; c'est sans doute un agent du duc de Northumberland.

Arthur *s'approchant.* — Doucement, seigneur ! le soin que vous mettez à m'éviter me ferait soupçonner que vous n'êtes point des nôtres.

Atkinson. — Je ne me trompe point ! c'est Arthur.

Arthur *le reconnaissant.* — Il se pourrait.... Atkinson, est-ce toi ?

Atkinson, *lui tendant la main.* — Touche là, mon brave ! me voilà rassuré, quel que soit le parti que tu serves aujourd'hui je ne crains rien.

Arthur, *avec mystère.* — Parlons bas, c'est le point essentiel... car si j'étais juge, d'après les apparences, nous ne marchons point sous les mêmes bannières. Il serait donc dangereux d'élever la

*

voix.... dans ces lieux surtout où les murs ont des oreilles, où la plus petite chose porte ombrage.

Atkinson. — Je le crois....

Arthur. — Venons au fait; que viens-tu chercher dans le palais de nos rois d'Angleterre?

Atkinson. — Je viens y découvrir secrètement ce qui s'y passe et en rendre compte à la princesse Marie, qui me paye généreusement pour cela. Tu le sais, je n'ai point d'opinion comme tant d'autres. Je sers tous les partis... Je n'ai point d'ambition non plus, je ne recherche ni les honneurs ni les grandes dignités.... Mais j'aime l'or, il m'en faut, j'en ai une soif insatiable.... Et je me range toujours du côté de celui qui en fait briller le plus à mes yeux.

Arthur. —Ton emploi n'en est pas moins très-dangereux, car si tout autre que moi l'eût découvert... Ta tête serait déjà tombée.... C'est le prix que Jean Dudley, duc de Northumberland, réserve aux observateurs et aux curieux de ton espèce.

Atkinson. — Je le sais; mais j'aurais trouvé assez de ressources dans mon esprit pour me tirer de ce mauvais pas, et je m'y préparais lorsque tu as paru!

Arthur. — Quant à moi, je suis entièrement dévoué aux intérêts du premier ministre.... Tout lui réussit... Il a triomphé de ses plus dangereux rivaux.... Il dispose à son gré du parlement... Encore quelques heures, et la couronne d'Edouard VI sera sur la tête de Jane Gray, sa belle-fille.

Atkinson. — Diable! cela marche rondement, à ce qu'il paraît.

Arthur. — Oui! mais que d'intrigues...

Atkinson. — Que de crimes, n'est-ce pas, pour arriver jusque-là?

Arthur. — Des crimes? on n'en connaît point en politique; le succès justifie tout : le criminel est celui qui succombe.

Atkinson. — Ami, nos intérêts se trouvent singulièrement divisés. Nous marchons tous deux à la fortune ou à l'échafaud, par un chemin bien opposé.... Il faut....

Arthur. — Je te devine : Il faut nous entendre.... Concilier ses intérêts... et en cas d'événement nous ménager un refuge contre les tempêtes politiques.

Atkinson. — C'est cela même. Mais avant tout, il est bon de m'instruire de ce qui se passe maintenant ici pour que nous puissions ensuite convenir de nos faits.

Arthur. — Pour te mettre au courant des événemens que tu ignores, je vais les prendre à leur source, et te dévoiler les intrigues, les crimes de Dudley, de ce ministre qui gouverne la Grande-Bretagne.

Atkinson. — Je t'écoute.

Arthur. — Edouard VI, âgé de 10 ans, succéda à son père Henri VIII? Edouard Seymour, oncle du jeune roi, se fit nommer protecteur du royaume et duc de Sommerset. Thomas Seymour, son frère, en devint extrêmement jaloux : c'est alors que Jean Dudley, vicomte de Lisle, résolut de les ruiner l'un par l'autre, et parvint à s'emparer de l'autorité sous un roi enfant. Il persuada au protecteur d'accuser son père devant le parlement : Cette cour, habituée à proscrire tous ceux que la couronne lui déférait, prononça la peine capitale contre Thomas Seymour. Il restait à Dudley à perdre Sommerset. Le protecteur n'avait tenu aucun compte du testament de Henri VIII, qui nommait seize régens du royaume. A l'instigation du vicomte de Lisle, qui dès-lors jeta le masque, le conseil déclara qu'Edouard Seymour exerçait un pouvoir qui ne lui apppartenait pas, et fit défendre à tous sujets anglais de reconnaître son autorité : quelques paroles indiscrètes échappées au ressentiment d'un homme peu habitué à de pareils affronts, parurent aux pairs d'Angleterre un crime digne de mort, et la tête du protecteur tomba sur l'échafaud. Dudley, triomphant, fut créé duc de Northumberland. Délivré d'un odieux rival, et disposant d'un parlement servile, son ambition ne connut plus de bornes, et maintenant il veut conserver sa puissance.... même après le jeune roi qui vient d'atteindre sa seizième année, et dont la santé chancelante fait supposer la fin prochaine.

Atkinson. — Je doute qu'il conserve son pouvoir, tu sais qu'Henry VIII, réglant lui-même la succession à la couronne, au défaut d'Edouard, y appelle Marie et Elisabeth ses filles.

Arthur. — Oui, mais depuis toutes deux ont été déclarées bâtardes, par acte du parlement ; d'après une autre disposition, Marguerite d'Ecosse, fille aînée de Henry VIII, est exclue du trône, ainsi que ses enfans, qui nés hors du royaume sont considérés comme étrangers, tandis que la descendance de la duchesse de Suffolk, sœur de Henry VIII, doit y monter.

Atkinson. — Mais cet acte est irrégulier.

Arthur. — C'est pourtant sur lui que Northumberland a fondé toutes ses espérances, il n'a cessé de répéter au roi, qui est très-attaché à la réformation religieuse, que si Marie venait à monter sur le trône, elle rétablirait la religion romaine: que pour Elisabeth, déclarée bâtarde ainsi que sa sœur, elle ne pourrait être considérée comme légitime sans qu'on agit de même à l'égard de Marie, ce qui ouvrirait à celle-ci le chemin du trône...

Atkinson. — Or, ces deux princesses étant une fois à l'écart....

Arthur. — La couronne, d'après le réglement de Henri VIII appartient à sa nièce Françoise, épouse de Henri Gray, marquis de Dorset, à qui Northumberland, pour le faire entrer dans ses vues, fit donner le titre de Suffolk devenu vacant. La marquise aussitôt céda

ses droits à sa fille Jane, à qui l'on fit immédiatement épouser lord Guilford, fils de Dudley; ce mariage fut célébré il y a deux mois avec la plus grande magnificence.

Atkinson. — Le testament d'Edouard est-il fait?

Arthur. — Mais on le tient encore secret, la maladie du roi empirait de jour en jour et Northumberland, certain de l'impossibilité d'une guérison, ne cessa de tourmenter le moribond pour qu'il testât en faveur de sa belle fille; le jeune prince sentant redoubler son mal, céda aux sollicitations de son ministre et fit son testament.

Atkinson. — Il y a long-temps de cela?

Arthur. — Il y a quinze jours à peu-près.

Atkinson. — Et par cet acte....

Arthur. —Il deshérite ses deux sœurs Marie et Elisabeth, comme illégitimes, et tous autres prétendans à la couronne, il institue son unique héritière dans sa cousine Germaine, fille de Henri Gray, duc de Suffolk.

Atkinson. — Le peupe verra-t-il d'un œil satisfait cette brillante usurpation ?

Arthur. — Il ne pourra résister à l'ascendant d'une reine de dix-huit ans, douée d'une grande beauté, d'une vertu Angélique et de toutes les grâces de son sexe.

Atkinson. — Est-elle instruite que le testament d'Edouard l'appelle au trône.

Arthur. — Non, elle ne s'en doute même pas : elle est maintenant à Chilséa auprès de son époux ; elle se livre aux charmes de l'étude: Hélas ! la pauvre enfant est bien innocente des mesures que prend son beau père pour son élévation.

Atkinson. — Je prévois qu'une lutte terrible va s'engager. Je puis t'assurer que la princesse Marie ne restera pas tranquille spectatrice d'une entreprise qui la prive de ses droits.

Arthur. — Le roi une fois mort, ce qui ne peut tarder, le dessein de Northumberland est de ne proclamer sa belle fille que lorsqu'il se sera assuré de Marie et d'Elisabeth. Il y a quelques jours qu'il a envoyé à ces deux princesses un ordre du conseil pour se rendre auprès du roi, leur frère, afin de l'assister dans sa maladie : son but est de les avoir en sa puissance afin qu'elles ne mettent point obstacle à l'élévation de Jane Gray.

Atkinson. — Les princesses ne croyant pas le roi si proche de la mort, se sont déjà mises en chemin.

Arthur. — Elles ne se doutent pas du piége qu'on leur tend ?

Atkinson. — Il est de mon devoir de les en informer.

Arthur. — Est-ce que des gens comme nous ont des devoirs à remplir ?

Atkinson. — Oui, lorsqu'en les remplissant, de riches récompenses s'y trouvent attachées ; car, du reste, que m'importe que ce

soit Jeanne ou Marie qui gouverne l'Angleterre. Franchement je déteste les despotes. Je ne fais pas plus de cas de l'ambitieux, dont je sers les intrigues, qu'il n'en fait de moi, vil instrument qu'il brise lorsqu'il n'en a plus besoin.

Arthur. — Jusqu'à présent, tu t'es toujours arrangé de manière à ne pas être brisé.

Atkinson. — Parce que les succès ne m'aveuglent jamais. Après la réussite, je compte en silence l'or que j'ai gagné; dans les revers, je me retire prudemment. Comme je ne me mets jamais en évidence, que les ténèbres enveloppent mes opérations, je me perds dans la foule, et personne ne pense à moi.

Arthur. — Cours donc prévenir les princesses de retourner sur leurs pas, car il m'est indifférent que Northumberland soit frustré de son espoir : au contraire, la dissension, le trouble et la discorde, voilà ce qui nous rend nécessaires à ces mêmes ambitieux que je méprise, tu vois que nous pensons de même.

Atkinson. — De mon côté, je t'instruirai de toutes les démarches de Marie, tu en feras ton profit : nous nous servirons mutuellement, et lorsque la fortune se sera déclarée pour l'une ou pour l'autre, nous nous réunirons, et nous nous ferons un mérite auprès du vainqueur de notre perfidie, nous prendrons son or, et nous le planterons là; car je crains comme un diable les caprices de l'aveugle déesse. *(Le jour paraît graduellement.)*

Arthur. — C'est convenu, le jour commence à paraître, il est temps de t'éloigner. Toutes les issues de ce palais sont encombrées de troupes, ou plutôt de satellites dévoués et à la solde de Northumberland, il te serait impossible maintenant de te soustraire à leur surveillance; mais avec cet anneau que tu présenteras, tu pourras sortir sans crainte, c'est un signe de ralliement qui t'ouvrira toutes les portes. *(Il lui donne l'anneau.)*

Atkinson. — J'entends du bruit : on vient de ce côté.

Arthur, *regardant.* — C'est lady Radcliff Moore.

Atkinson, *de même.* — Quel est ce lugubre personnage?

Arthur. — Une femme très-experte en médecine, qui connaît la vertu de toutes les plantes, et qui a promis de guérir le roi. Depuis quelque temps elle lui prodigue ses soins et l'on espère maintenant.....

Atkinson. — Qu'il guérira?

Arthur. — Ou qu'il ne passera pas la journée.

Atkinson., *tirant ses tablettes et écrivant.* — Je vais noter cela. C'est aujourd'hui le 6 juillet 1553. Adieu. *(Il sort.)*

SCÈNE II.

LADY RADCLIFF MOORE, ARTHUR, SUIVANTES.

(*Lady Radcliff, en longue robe noire, le visage pâle et sinistre, le ton grave, s'avance à pas lents et mesurés.*

LADY RADCLIFF, *aux suivantes.* — Si le roi se réveille vous viendrez m'avertir, le plus grand silence auprès de lui, ne troublez point le repos qu'il goûte en ce moment, il en a grand besoin, car il a beaucoup souffert cette nuit. (*Les femmes sortent.*)

SCÈNE III.

LADY RADCLIFF, ARTHUR.

ARTHUR. — Et croyez-vous qu'il se réveillera ?
LADY RADCLIFF. — Comment !
ARTHUR. — Pardon....., mais sa majesté était hier si faible, si abattue, qu'il serait possible qu'aujourd'hui....
LADY RADCLIFF. — Ma science ne s'étend pas jusqu'à pénétrer les arrêts du Tout-Puissant. Si la parque a désigné sa victoire, les secours de mon art deviennent inutiles. En cédant aux sollicitations du premier ministre, je comptais beaucoup sur l'extrême jeunesse du prince..... Mais le mal avait déjà fait des progrès si rapides...... Dans tous les cas, Northumberland ne peut me faire aucun reproche.
ARTHUR. — Soyez sure, au contraire, qu'il récompensera votre zèle.

(*Un bruit confus se fait entendre au dehors; lady Radcliff paraît vivement agitée, elle regarde d'où provient le tumulte, elle se trouble et paraît très-inquiète.*)

LADY RADCLIFF. — Ne voyez-vous point des attroupemens aux portes du palais ?
ARTHUR. — Impossible de distinguer.....
LADY RADCLIFF. — Daignez vous informer d'où provient le tumulte..... Je suis instruite que l'on répand parmi le peuple des calomnies, des mensonges affreux.
ARTHUR. — Qui tomberont d'eux-mêmes; remettez-vous, madame..... Je vais voir ce que c'est, et reviens de suite vous en faire part.
ARTHUR, *à part, en sortant.* — Je ne sais, mais la conscience de cette femme n'est pas tranquille. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

LADY RADCLIFF, *seule.*

(*Ecoutant.*) Je n'entends plus rien. (*Elle porte ses regards autour d'elle, après un moment de silence.*) Quelle nuit terrible j'ai passée! Debout, près le lit du mourant! Avec quelle horreur il a repoussé le breuvage que lui présentait ma main tremblante... Pour le rassurer, j'en ai fait l'épreuve sur une femme qui se trouvait là..,.... Celui-là n'était pas dangereux !..... Ma vue lui cause un effroi ! Je crains de me trahir !....... Il ne peut aller loin..... La pâleur de la mort couvrait déjà son front....... Non, je ne le verrai plus...... Que Northumberland me fasse sortir de ce palais funeste, c'est toute la récompense que je désire ! ce n'est que dans les gouffres de l'enfer que je pourrai cacher ma honte et mon forfait!

SCÈNE V.

ARTHUR, LADY RADCLIFF MOORE.

ARTHUR. — Quelques séditieux s'étaient réunis près les murs du palais, voyant que le nombre augmentait à chaque minute, nos soldats ont paru et la vue des lances les a fait fuir.

LADY RADCLIFF. — Quel était le but de ces gens-là ?

ARTHUR. — De prendre connaissance du bulletin de la santé du roi.

LADY RADCLIFF. — Ce n'est point un mal.

ARTHUR. — Non, sans doute : ce qui a tout gâté, c'est qu'il se mêlait à ces clameurs des bruits sourds d'empoisonnement.

LADY RADCLIFF, *troublée.* — D'empoisonnement ?.....

ARTHUR. — Auxquels on ajoutait le nom de Northumberland. Cela court toute la cité.

LADY RADCLIEF. — Ceci ne présage rien de bon.

ARTHUR. — Les suppots de la police remplissent bien les devoirs de leurs fonctions, nos prisons regorgent ; c'est une bagatelle, et les mécontens seront punis comme ils le méritent, car on est bien décidé à ne pas les ménager.

LADY RADCLIFF. — Je ne suis pas tranquille.....

ARTHUR. — Je le crois ; le roi qui touche à ses derniers momens, retournez-vous auprès de lui.

LADY RADCLIFF.—Oui,... je le dois,... cependant,... je crains,... ma tête se perd, je souffre le martyre. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

ARTHUR, *seul.*

Suivons cette femme qui s'affecte si fort de la mort d'un faible adolescent, prévenons Northumberland de veiller sur elle, mais le voici. *(Il sort.)*

Le théâtre change, et représente une salle gothique; dans le fond, au milieu, la porte d'entrée de l'appartement du roi; plusieurs marches pour y monter.

SCÈNE VII.

NORTHUMBERLAND, ARTHUR, GARDES.

(Des gardes précèdent l'entrée du ministre.)

ARTHUR. — Seigneur, Lady Radcliff Moore.

NORTHUMBERLAND. — Que cette avanturière qui s'était flattée de guérir le roi, soit plongée dans un affreux cachot, et qu'il ne soit plus question d'elle, je rougis maintenant de ma crédulité.

ARTHUR, *à part.* — Il n'a plus besoin d'elle.

NORTUMBERLAND. — A-t-on fait les dispositions nécessaires pour recevoir Marie et Elisabeth.

ARTHUR. — C'est inutile, seigneur, elles ne viendront pas; un de vos émissaires vient de m'en assurer.

NORTHUMBERLAND. —Cependant elles s'étaient mises en route, j'en suis certain.

ARTHUR.— Se défiant sans doute de l'ordre du conseil, elles changèrent d'avis aussitôt, et retournèrent sur leurs pas.

NORTHUMBERLAND. — N'importe, on épiera leurs démarches... et l'orgueilleuse Marie, déchue de ses prétentions, n'entravera point le cours de nos succès Arthur, je connais ton zèle et ton dévouement, parcours les différens quartiers de Londres, que nos amis les plus fidèles se répandent partout, prodiguez l'or. Ne mettez point de bornes à ma magnificence, préparez les esprits, laissez transpirer le testament d'Edouard... vantez surtout les rares qualités de la reine, persuadez bien les braves Anglais que jamais souveraine ne mérita mieux leurs hommages, et que les bâtardes de Henri VIII seraient fières de posséder une seule vertu de Jane Gray.

(Arthur s'incline et sort.)

SCÈNE VIII.

NORTHUMBERLAND seul.

Encore un pas et j'arrive au but de mon entreprise, que de

ressorts il a fallu mettre en œuvre pour élever sur un trône une petite reine de 18 ans... elle ignore encore les hautes destinées qui l'attendent, quelques soient sa modestie, sa candeur, la simplicité de ses mœurs, la vue d'une couronne l'éblouira, lui fera perdre le goût de l'étude et de la retraite, qui jusqu'à présent firent les délices de sa vie ; quant à moi je gouverne depuis long-temps ; sans en avoir le titre c'est moi qui suis le véritable roi d'Angleterre. Pauvre peuple ! comme l'on t'abuse, on te fait encenser une ombre... un vrai fantôme que l'on appelle monarque, et qui n'est au fond que l'humble esclave de nos volontés, et que nous abandonnons quand les chances de la fortune lui sont contraires. Entrons chez le roi. (*Il entre dans l'appartement.*)

SCÈNE IX.

HENRI GRAY, Lord GUILFORD, seigneurs de la cour.

Un Courtisan. — Duc de Suffolk, comptez-nous au nombre de vos amis les plus ardens, les plus sincères, et vous Guilford, bénissez la providence de vous avoir donné une épouse qui sera la gloire et l'honneur de l'Angleterre.

Henri Gray. — Nobles lords, je recevrais dans un autre moment l'expression des sentimens que vous me témoignez : dans celui-ci, Edouard VI qui touche à sa dernière heure doit seul nous occuper.

Le Courtisan. — Nous le regrettons bien sincèrement. Suivez-moi, seigneurs, nous serons témoins de ses dernières volontés.

(*Tous les courtisans entrent chez le roi.*)

SCÈNE X.

HENRI GRAY, Lord GUILFORD.

Guilford. — Que signifient, seigneur, les vaines démonstrations de tous ces courtisans, c'est un mystère que vous pourrez sans doute m'expliquer.

Henri Gray. — Mon gendre, les courbettes de ces gens là vous prouvent seulement que notre famille est en grande considération à la cour, qu'elle jouit de la faveur du premier ministre, et comme ce premier ministre est votre père cela ne doit pas vous étonner.

Guilford. — Mon épouse sera la gloire et l'honneur de l'Angleterre, disent-ils. Ah ! s'il suffisait pour illustrer son pays de posséder les plus aimables vertus, de cultiver les arts et les sciences abstraites, de donner l'exemple d'une fervente piété, sans doute l'incomparable Jane Gray pourrait seule y prétendre; mais ses goûts sont aussi sim-

ples que son âme est pure, elle fuit le monde et son éclat mensonger, insensible à la vanité qu'inspire ordinairement une haute naissance, elle met toute son ambition dans la pratique des devoirs sacrés que lui imposent l'honneur, la nature et l'amitié.

HENRI GRAY. — Tant de vertus méritent une récompense. C'est au grand jour et non dans l'obscurité d'une solitude qu'elles doivent briller.

GUILFORD. — Je ne vous comprends pas, seigneur. A moins que les louanges de ces reptiles de cour, et la faveur dont vous parliez ne vous éblouissent au point d'exiger de votre fille, de mon épouse chérie, le sacrifice de ses penchans, de son bonheur, pour satisfaire l'ambition et la vanité de sa famille.

HENRI GRAY. — Guilford, vous oubliez....

GUILFORD. — Pardonnez à ma franchise, je ne connais point l'art de déguiser les sentimens que j'éprouve; je conçois que ce langage doit paraître singulier dans cette cour, où le mensonge est toujours sur les lèvres.

HENRI GRAY. — Cette vivacité est excusable à votre âge, mais avez-vous une telle opinion de mon caractère pour me croire capable de désirer le malheur d'une fille que je révère autant que vous.

GUILFORD. — Non! mais l'ambition fait tant de métamorphoses.

HENRI GRAY. Ecoutez! mon fils, croyez-vous que la providence n'a comblé votre épouse de tant de bienfaits, de vertus, de rares qualités, que pour les ensevelir au fond d'une retraite?

GUILFORD. —Autour de cette retraite respire le bonheur, la joie et l'abondance; sa tendre sollicitude veille et s'étend sur tout ce qui l'environne; elle reçoit les bénédictions de la veuve et de l'orphelin, des nombreuses familles dont elle a banni l'indigence, croyez-vous que ce n'est point faire un digne usage des dons précieux qu'elle reçut de la bonté céleste.

HENRI GRAY. — C'est sur un champ plus vaste que ses bienfaits doivent s'étendre; le soleil ne répand-il ses rayons que sur un point de la terre.

GUILFORD. — Où voulez-vous en venir?

HENRI GRAY. — Il n'est plus temps de vous cacher que le testament d'Edouard appelle Jane Gray au trône d'Angleterre.

GUILFORD. — Quels sont ses droits?

HENRI GRAY. — Ils sont incontestables, comme petite nièce d'Henri VIII et cousine germaine d'Edouard VI.

GUILFORD. — Ceux de Marie et d'Elisabeth sont plus forts que les siens, comme sœurs du roi.

HENRI GRAY. — Elles sont déchues de leurs prétentions; Marie n'est-elle pas sortie d'un mariage équivoque? Elisabeth ne doit-elle

pas le jour à une mère impudique, qui pour crime d'adultère eut la tête tranchée.

Guilford. — L'Angleterre n'en juge pas moins que l'élévation de Jane Gray est une usurpation manifeste.

Henri Gray. — Ne vous inquiétez pas de ce qu'on pourra penser. Songez seulement que le testament est sacré, qu'il sera religieusement exécuté; que nos familles se trouvent élevées au faîte des grandeurs, et si vous n'êtes le plus ingrat des fils, vous bénirez la main d'un père qui dirigea ces grands événemens, et qui n'eut en vue que le bonheur de ses enfans....

(Il entre dans l'appartement du roi.)

SCÈNE XI.

LORD GUILFORD, *seul.*

Ah! c'est un abîme que cette main a creusé, et dans lequel nous nous engloutirons! C'est pour cette épouse adorée, qui m'est cent fois plus chère que la vie, que j'entrevois un avenir qui me glace d'effroi! Non, je connais l'intégrité de ses principes... Elle saura repousser leurs projets ambitieux; sauvons cette innocente victime, et si le roi conserve encore un souffle de vie, en présence de tous ses lords, faisons révoquer ce fatal testament.

Au moment où il va pour entrer, la porte s'ouvre avec fracas. Lady Radcliff paraît, Guilford recule d'épouvante.

SCÈNE XII.

GUILFORD, lady RADCLIFF MOORE, *sur le haut des marches.*

Lady Radcliff. — Ne vas pas plus loin,... c'est inutile,... il est mort. *(Elle descend.)*

Guilford, *à part.* — Quelle est donc cette femme?

Lady Radcliff. — Son âme s'élève vers les cieux... Tandis que l'enfer est sous mes pas.... je vais y descendre.

Guilford, *à part.* — Quel délire.

Lady Radcliff. — On voulait m'arracher de cette chambre fatale. Une main invisible, plus puissante que la leur,.... me retenait là.... malgré moi! Quel supplice j'éprouvais.

Guilford, *à part.* — Quelle énigme!

Lady Radcliff. — Il fit un mouvement convulsif,... Puis, d'un œil presqu'éteint il me lançait encore des malédictions.

Guilford, *à part.* — Horrible mystère!.... que je tremble d'approfondir.

Lady Ladcliff. — Northumberland était là,... mais plus calme...

et pourtant il devait souffrir..... oui souffrir les tourmens que j'endure. Mais le ciel n'est pas juste.... il a mis tous les serpens des furies dans mon sein! tandis qu'il est tranquille, moi seule je subis le châtiment du forfait.

GUILFORD. — Honte épouvantable! que viens-je d'entendre!

LADY RADCLIFF. — Ecoute! N'entends-tu pas des voix sépulchrales!... Les pierres même de ce palais crient vengeance contre nous: il n'est pas une bouche dont il ne sorte un torrent d'imprécations que nous n'avons que trop méritées.

GUILFORD, *à part*. — O mon père! mon père! qu'avez-vous fait?...

LADY RADCLIFF. — Le génie des vengeances célestes réclame sa proie. (*Tirant un poignard de son sein*). Je cours la lui livrer. (*Fixant Guilford*). Connais-tu Northumberland?

GUILFORD, *à part*. — Que je souffre.

LADY RADCLIFF. — Dis-lui que son triomphe sera de courte durée... Que sa tombe doit être près de la mienne! adieu!... adieu!... pour l'éternité!... (*Elle sort*).

SCÈNE XIII

GUILFORD, SEUL.

O crime épouvantable!.... et mon père l'a pu ordonner!... Non! c'est impossible!.. Cette horrible femme est le génie du mensonge et de la calomnie. Je suis anéanti!... ma tête s'égare!... que dois-je penser!.. et c'est aux dépens d'un pareil forfait que l'on prétend placer Jane Gray sur le trône!... La nature parle encore en faveur du coupable!... O mon père! est-il possible que l'ambition ait pu vous égarer à ce point. . non, je ne puis le croire.

SCÈNE XIV.

GUILFORD, ARTHUR.

(*Ce dernier entre du côté où est sortie lady Radcliff*).

ARTHUR, *à la cantonnade*. — Enlevez ce cadavre, qu'il ne souille point les regards des nobles lords qui traversent ordinairement cette galerie. Grâce au ciel, cette malheureuse s'est fait justice elle-même.

GUILFORD. — Dites-moi, Arthur, la connaissiez-vous?

ARTHUR. — C'était une intrigante à qui l'appat d'une forte récompense avait fait imaginer de guérir le roi, on eut le malheur de la croire. Mais votre auguste père s'apperçut bientôt de la fourberie; il avait même ordonné de la mettre dans l'impossibilité de recommencer ses impostures. Depuis quelques jours elle était en démence, la crainte du châtiment avait totalement troublé sa cervelle et lui

faisait tenir des discours diffus, qui mal interprétés, auraient pu faire soupçonner ce qui n'existe pas.

Guilford. — Je viens de la voir, là!... elle était effrayante!

Arthur. — Quelque chose qu'elle ait pu dire, gardez-vous d'y ajouter foi.

Guilford. — Ses paroles m'ont fait une impression!... Je ne les oublierai jamais!

Arthur. — Il faut les effacer de votre esprit; le peuple se porte en foule aux environs du palais : le bruit de la mort d'Edouard circule de bouche en bouche; on prétend que le ministre en fait un mystère; il est temps de faire cesser cette rumeur.

Guilford. — On vient!...

SCÈNE XV.

ARTHUR, GUILFORD, NORTHUMBERLAND, HENRI GRAY, LORDS ET PAIRS D'ANGLETERRE, GARDES.

(*Les lords et pairs d'Angleterre arrivent et se rangent à droite et à gauche; la porte de l'appartement s'ouvre, les seigneurs en sortent et prennent place auprès des autres. Northumberland paraît le dernier*).

Northumberland. — Edouard VI est mort... Par son testament, transmis au conseil suprême, Jane Gray lui succède : Vive la reine!

Tout le monde. — Vive la reine!

Northumberland. — Que cet événement soit publié par les héraults d'armes, et dans toute l'étendue du royaume. Duc de Suffolk, et vous Guilford, vous suivrez à Chilsea les nobles lords qui doivent annoncer à la belle Gray son avènement au trône. Qu'elle soit conduite immédiatement à la tour de Londres. Vous savez que les rois d'Angleterre ont coutume d'y passer les dix premiers jours qui suivent leur élévation, et d'y prendre les marques de l'autorité royale. Nobles lords et vous illustres chevaliers, vous serez fiers d'une souveraine qui réunit, à la fois, jeunesse et beauté, talens et vertu; et vous lui garderez la fidélité que les sujets doivent à leurs princes légitimes.

Tous les seigneurs et chevaliers tirent leurs épées et jurent dessus.

Tous. — Nous le jurons! Vive Jane Gray!... Vive la reine!...

TABLEAU.

FIN DU PROLOGUE.

ACTE PREMIER.

PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente un jardin. A droite un grand berceau sous lequel il y a un banc de gazon ; çà et là des chaises, dans le fond à gauche, l'entrée d'un petit temple religieux du culte protestant.

SCÈNE PREMIÈRE.

JANE GRAY, Miss TYLRAY, Suivantes.

Jane Gray sort du temple ainsi que ses suivantes, miss Tylray arrive du côté opposé et vient au-devant d'elle.

Miss Tylray. — Vous êtes restée bien long-temps, madame.

Jane Gray. — Je priais pour mon cousin! La nouvelle inopinée de sa mort m'avait d'abord vivement affectée, maintenant je suis plus tranquille, il repose en paix dans le séjour céleste. La main du Tout-Puissant l'a retiré d'un monde où de grandes tribulations l'attendaient, sans doute; il est heureux, heureux à jamais! Plaignons son sort, et ne le plaignons pas.

Miss Tyrlay. — Aucune autre nouvelle n'est encore parvennue jusqu'ici. Madame la duchesse, votre mère, paraît vivement agitée; elle est impatiente maintenant de savoir ce qui se passe à Londres.

Jane Gray. — Je le crois; il lui tarde d'apprendre si le premier ministre se maintiendra auprès de Marie qui, sans doute, a déjà succédé à son père. Quant à moi, je dédaigne ces hochets de la vanité. Je trouve dans cette solitude tout ce qui peut contribuer à ma félicité : la tendresse de mon époux, votre amitié, des livres, une harpe....... Là se concentrent toutes mes affections, tous mes plaisirs,..... au-delà, je ne désire rien.

Miss Tylray. — Vos parens ont des goûts bien opposés aux vôtres; ils aiment le faste des cours, ambitionnent les faveurs du prince, les grandes dignités, sont fiers de leur illustre origine.

Jane Gray. — Hélas! qu'ils sont loin de savoir où réside le vrai bonheur.

Miss Tylray. — Si jeune encore avoir des goûts si sérieux........ Qui donc a pu vous les inspirer.

Jane Gray. — Je vais vous le dire, et ma réponse vous surprendra probablement : Un des plus grands bienfaits que Dieu m'ait accordés, c'est de m'avoir donné des parens si exigeans, et d'avoir eu un pro-

fesseur si doux et si bienveillant à mon égard !..... Car jusqu'à l'époque de mon mariage, lorsque j'étais en présence soit de mon père ou de ma mère, quand je voulais parler ou me taire, m'assoir, rester debout ou marcher, jouer, danser, il fallait que je m'y prisse de manière à observer toute la précision et la rectitude que commande l'étiquette, autrement j'étais grondée, quelquefois même maltraitée !..... De sorte que j'étais triste et malheureuse jusqu'au moment où arrivait M. Aylmer; ce digne ami, au contraire, me donnait ses leçons avec tant de douceur et d'amitié que l'étude avait pour moi bien des charmes, et que le temps passait comme un éclair quand j'étais avec lui. Vous pouvez juger d'après cela si mes livres ont été pour moi une grande consolation, et s'ils m'apportaient chaque jour un plaisir que je ne pouvais trouver autre part.

Miss Tylray. — Votre époux, qui vous chérit tendremant, semble ne trouver de charme que dans ce qui peut vous plaire, il se fait un devoir de prévenir vos moindres désirs : votre bonheur est assuré, et vos parens eux-mêmes vous prodiguent maintenant les sentimens les plus affectueux.

Jane Gray. — Oui, mon sort est conforme à mes vœux? Pourtant je suis inquiète....... Je ne puis définir ce que j'éprouve...... Tenez, mon amie, depuis quelque temps, il règne dans ma famille un mystère que l'on me cache.... Le pouvoir illimité qu'exerce, à la cour, le duc de Northumberland, étourdit les auteurs de mes jours, leur fait tout espérer, que leur faut-il donc? de l'encens? des dignités plus grandes? Ils sont insatiables! Convenez, ma chère, que les gens de ce caractère sont vraiment à plaindre, qu'ils sont bien malheureux! Car je ne conçois pas que l'on puisse se tourmenter de la sorte, pour des chimères.

Miss Tylray. —Vous ne le concevez pas, et madame votre mère me répétait il y a quelques jours, qu'elle n'imaginait pas comment on pouvait, comme vous, se plaire dans l'obscurité, quand par sa naissance on était appelé à briller au premier rang.

Jane Gray *riant.* — Je sais cela, elle blâmait aussi mon époux de ce que loin de combattre mon penchant pour la retraite, il semblait l'encourager et y trouver des charmes.

Miss Tylray. — Le duc de Suffolk le contraignit de le suivre à Londres, ne craignez-vous pas...

Jané Gray. — Que la contagion ne l'atteigne? non je ne le crains pas; et s'il a suivi mon père, c'est par pure complaisance.

SCÈNE II.

Les précédentes, ANNA.

Anna *entrant par la droite.* — Madame, de pauvres ménestrels

écossais, qui vont de castel en castel, demandent la permission de vous présenter leurs hommages.

Miss Tylray. — Les accords de leurs lyres feront diversion à votre mélancolie, voulez-vous les admettre?

Jane Gray. — Ils sont pauvres dites-vous ?... Il fallait les introduire de suite : les malheureux n'ont pas besoin d'être annoncés.

(Anna sort).

SCÈNE III.

LES MEMES excepté ANNA.

(Jane Gray va s'assoir sous le berceau, Miss Tylray se place à sa gauche, les autres suivantes s'asseyent sur les chaises qui sont près le berceau, Anna introduit les ménestrels.

SCÈNE IV.

(Atkinson *et deux autres émissaires de Marie , vêtus en ménestrels, suivent Anna, qui se range près les femmes de Jane Gray.*

Atkinson *encore dans le fond : à ses compagnons.* — De la prudence, ne nous trahissons pas ; sachons ce qui se passe ici. Suivons les ordres de Marie.

(Ils s'approchent et s'inclinent respectueusement, Jane Gray d'un air gracieux leur fait signe de se relever.

Jane Gray *aux ménestrels.* — Vous êtes Ecossais, qui a pu vous engager à quitter votre patrie ?...

Atkinson. — Le désir de voyager en chantant la gloire, l'amour et les grandes vertus.

Jane Gray. — D'où venez-vous maintenant ?

Atkinson. De la province de Norfolk ; la princesse Marie, qui habite depuis peu le château de Kenigs-Hall, a daigné nous entendre.

Jane Gray *surprise.* — La princesse Marie est au château de Kenigs-Hall ?

Atkinson. — Oui madame; ce n'est seulement que depuis la mort d'Edouard.

Jane Gray. — Je la croyais à Londres.

Atkinson. — Aussi vient-elle d'écrire une lettre au conseil, une lettre par laquelle elle déclare être suffisamment instruite de ce que l'on a voulu lui cacher.

Jane Gray. — Et que lui cache-t-on ?

Atkinson. — Elle reproche aux conseillers de ne pas l'avoir informée officiellement de la mort du roi son père.

Jane Gray. —Cependant ils ne peuvent ignorer ses droits à la couronne.... Leur négligence à cet égard est inexcusable. Qu'est-ce que cela signifie? formerait-on quelques mauvais desseins contre elle?

Atkinson. — C'est ce qu'elle soupçonne, Elle n'en est pas moins, dit-elle, disposée à pardonner à ceux qui auront recours à sa bonté, pourvu surtout, qu'on se hâte de la faire proclamer reine.

Jane Gray. — Je me perds en conjectures... Est-ce tout ce que vous savez?

Atkinson, — Avant peu, madame, vous apprendrez le reste, il ne nous est pas permis de vous en dire davantage; et puisque vous ignorez encore ce qui se passe, nous devons, sans les connaître, respecter les motifs qui ont engagé votre famille à vous en faire un mystère.

Jane Gray. — Je ne vous comprends pas....

Atkinson. — Si vous le permettez, madame, nous allons commencer nos chants.

(*Jane Gray reste absorbée dans une profonde rêverie. Les faux ménestrels préparent leurs lyres. Pendant la ritournelle Atkinson observe Jane Gray et recommande à ses compagnons d'être attentifs. De leur côté, les femmes invitent leur maîtresse à sortir de sa rêverie*).

ATKINSON.

Jeune et modeste châtelaine,
Retiens l'avis du ménestrel,
Ne sois jamais fière ni vaine,
Reste toujours dans ton castel (*bis.*)
C'est ainsi qu'à la noble Elmone
A qui l'on proposait un trône;
Parlait le chantre des guerriers
Dont on vantait l'expérience,
Les vertus, la haute science,
Son front était ceint de lauriers.
Etant seulette
Dans sa retraite,
Elmone attentive écoutait
Toutes les fois qu'il répétait :

CHOEUR.

Jeune et modeste châtelaine,
Retiens l'avis du ménestrel,
Ne sois jamais fière ni vaine,
Reste toujours dans ton castel.

Jane Gray, *se levant.* — Braves ménestrels, je suis satisfaite, (*leur donnant une bourse.*). Daignez accepter ce faible témoignage de ma gratitude, vos accords m'ont inspiré le plus vif intérêt.

Atkinson, *à part prenant la bourse.* — Encore de l'or!

Jane Gray. — Allez vous reposer, on vous prodiguera tous les soins que réclame l'hospitalité.

ATKINSON. — Noble dame, nous acceptons avec reconnaissance vos offres généreuses, nous n'en abuserons pas, et dans quelques instans nous continuerons notre chemin.

JANE GRAY. — Je ne borne pas là mes bienfaits, je vous verrai avant votre départ, vous me répéterez encore le refrain du ménestrel.

MISS TYLRAY. — Tant qu'à moi, je le sais déjà par cœur.

TOUTES LES DAMES. — Et nous aussi.

ATKINSON. — Eh bien! répétez avec nous.

(*Tout le monde reprend.*)

Jeune et modeste, etc., etc.

(*Atkinson et ses compagnons se retirent après avoir salué Jane Gray, qui ordonnne à ses femmes de les accompagner.*)

SCÈNE V.

JANE GRAY, *seule, après avoir réfléchi.* — La princesse Marie se plaint amèrement du conseil !... C'est le duc de Northumberland qui en dirige toutes les actions, qui le fait mouvoir à son gré. Son excessive ambition me fait tout appréhender pour les miens !... Si j'en crois le ménestrel, il se passe des choses dont ma famille est instruite... Dont elle me fait encore un mystère... Et mon époux? Qu'en font-ils à Londres?... Que je suis inquiète !... Ici je n'en sais rien. La duchesse intercepte secrètement toutes les nouvelles qui parviennent de la capitale et ne laisse transpirer que ce qui lui plait. Jamais je n'éprouvai un tourment pareil, maudite ambition, que tu es méprisable! (*On entend des fanfares, elle remonte la scène, parait agitée.*)

SCÈNE VI.

JANE GRAY, MISS TYLRAY.

MISS TYLRAY *accourant.* — Madame, les ducs de Northumberland, de Suffolk et votre époux, accompagnés d'une multitude de pairs d'Angleterre, de courtisans, de hérauts d'armes, font leur entrée dans la cour d'honneur du château.

JANE GRAY *étonnée.* — Que signifie ce brillant cortège?

MISS TYLRAY. — Je l'ignore; tout ce que je puis vous dire, c'est que madame la duchesse est dans le délire de la joie; elle courut de suite à votre appartement et ne vous y trouvant pas, elle parut d'abord très-contrariée, m'ordonna de venir vous chercher, de vous vêtir de suite de vos plus brillans atours, afin d'être présentée

avec le plus grand cérémonial à l'honorable compagnie qui ne vient en ces lieux que pour vous.

Jane Gray. — Que pour moi ! Que me veulent-ils ? Qu'ils me laissent en repos ; depuis mon hymen je ne suis plus sous la tutelle de mes parens que, du reste, je chéris, je respecte, mais qui me rendraient esclave de ce qu'ils appellent convenance, étiquette : maintenant je veux m'affranchir de tout cela ; je veux vivre pour moi, pour mon époux, pour quelques amis; ainsi tous ces lords, ces courtisans ne sont point mes amis, et dussé-je leur déplaire, je ne les verrai point : allez prier le ménestrel de vous donner les paroles et l'air noté qu'ils ont chanté tout-à-l'heure ; je veux étudier ce morceau ; ce sera pour aujourd'hui toute mon occupation.

Miss Tylray. — On vient... c'est votre époux !

Jane Gray, *avec joie.* — Ah ! que je suis heureuse ! et comme il vient à propos.

SCÈNE VII.

LORD GUILFORD, JANE GRAY, MISS TYLRAY.

(*Jane Gray court au-devant de son époux et lui tend les bras. Guilford lui témoigne la plus vive tendresse, tout en paraissant vivement agité.*)

Jane Gray. — Qu'as-tu donc mon ami ? D'où vient cette émotion ? As tu quelques nouvelles fâcheuses à m'annoncer ?

Guilford. — Fâcheuses !... Non ! puisque le sort le plus brillant t'attend, la plus haute destinée !... du moins, c'est ce qu'ils disent.

Jane Gray. — Explique toi : une plus longue incertitude me fait mourir.

Guilford. — Eh bien ! apprends que tout ce qui peut flatter les vœux de l'ambition, de l'orgueil, de la vanité, devient ton partage. Tu es reine ,..... reine d'Angleterre ! (*Se jetant à ses pieds*) et tu vois à tes pieds le plus fidèle de tes sujets.

Jane Gray *étourdie de la nouvelle.* — Reine d'Angleterre !...... moi !..... (*avec effroi.*) Grand Dieu ! Non , c'est impossible.

Guilford. — Rien n'est plus vrai, et c'est ce qu'ils vont venir t'annoncer.

Jane Gray. — Et toi, mon ami , partages-tu l'enthousiasme de ton père , de ma famille ? Réponds-moi franchement.

Guilford. — Moi ? O ciel ! qu'ose-tu dire !...... Ah ! je préférerais une caverne au milieu des rochers les plus affreux, au palais brillant que l'on te veut faire habiter.

Jane Gray. — Vas, ce palais s'écroulera avant que j'y mette le pied !

Miss Tylray. — On vient en foule de ce côté. On vous cherche, Madame.

Jane Gray. — Eh bien ! Qu'ils viennent ces nobles lords, ces fiers courtisans, ils vont connaître les volontés de la reine.

(*Elle va s'assoir sous le berceau.*)

SCÈNE VIII.

Lord GUILFORD, Henry GRAY, NORTHUMBERLAND, Jane GRAY, *sous le berceau*, *suite de courtisans*.

Northumberland, *s'approchant*. — Madame, le ciel dans sa clémence vient de jeter un regard de bonté sur l'Angleterre, en élevant la vertu sur le trône.

Jane Gray. — Seigneur, le ciel ne s'occupe point particulièrement d'une faible créature, pas plus que de vos débats politiques ; il nous laisse agir comme bon nous semble ; mais l'heure du jugement dernier sonnera, et chacun rendra compte de ses actions et recevra sa récompense ou le châtiment qu'il aura mérité. Quant à moi, je croirais m'exposer au courroux de la vengeance céleste, en acceptant la dignité que vous m'offrez ; je considère comme la plus grande iniquité l'exclusion de mes cousines Marie et Elisabeth, dont les droits sont manifestement plus solides que les miens, droits que l'on ne peut mettre en oubli sans une flagrante violation des priviléges de la naissance et des lois du royaume.

(*Etonnement général, Henry Gray et Northumberland ont peine à cacher leur dépit.*)

Northumberland. — Le testament d'Edouard qui vous appelle au trône est fondé précisément sur ce que les lois et l'équité ont de plus sacré. Penser différemment, c'est outrager le conseil suprême qui l'a confirmé.

Jane Gray. — Je n'ignore point que la princesse Marie revendique les droits que vous contestez, et prétend qu'on la proclame.

Northumberland. — Le conseil a déjà répondu à sa demande par un refus formel et unanime, la déclarant illégitime et deshéritée, lui annonçant qu'elle devait reconnaître pour sa souveraine lady Jane Gray, qui va monter sur le trône en vertu des lettres patentés du feu roi.

Jane Gray. (*Elle se lève et vient se placer au milieu de la scène*). Et moi je refuse formellement. Ne me croyez pas assez jeune pour ignorer les caprices de la fortune. Si elle enrichit quelques individus c'est pour mieux les perdre ; si à d'autres elle donne des honneurs

c'est pour les en dépouiller: ce qu'elle adorait hier, elle le méprise aujourd'hui. Et maintenant si je lui permets de me couronner, je m'expose demain à devenir sa victime! Et quelle couronne me présente-t-elle!... Une couronne si injustement ravie à Catherine d'Aragon, si fatale à la malheureuse Anna de Boulen, et à celles qui la portèrent après elle! Pourquoi ajouterais-je mon sang au leur? Et en supposant qu'elle ne me fut pas aussi funeste, agirais-je prudemment, en m'imposant un joug aussi pénible et en plaçant sur ma tête ces épines qui me déchireraient? Ma liberté vaut mieux que la chaîne d'or que vous me proposez, tout ornée qu'elle soit de pierres précieuses. Je ne veux pas changer ma tranquillité contre un esclavage brillant et glorieux : et si vous m'aimez sincèrement, et pour moi, vous me souhaiterez un sort paisible et sûr, quoique modeste, plutôt qu'un rang élevé, exposé à la tempête et parfois suivi d'une chûte terrible....

(*La fermeté de Jane Gray en impose à tous ceux qui l'entourent, elle se réfugie dans le temple; Henri Gray est altéré. Northumberland est furieux*).

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, excepté JANE GRAY.

HENRI GRAY, *avec colère*. — Guilford, je reconnais là votre ouvrage; c'est vous qui lui avez dicté cette résistance....

GUILFORD, *avec calme*. — Vous vous trompez, seigneur; je partage, il est vrai, sa répugnance pour le rang suprême auquel on veut l'élever, mais je vous proteste qu'elle ne suit en ce moment que l'impulsion de son cœur.

HENRI GRAY, *furieux*. — Qu'elle soit arrachée de ce temple et conduite au château : comme son père, je saurai la forcer d'obéir! (*A ces mots Guilford se précipite sur le seuil de la porte du temple; tout le monde se groupe de l'autre côté de la scène, en face.*)

GUILFORD, *avec force*. — Et moi, comme son époux, je défends à qui que ce soit de violer ce sanctuaire sacré; respectez sa retraite, elle rend grâce au seigneur de lui avoir donné la force de résister à vos projets ambitieux.

(*Northumberland et Henri Gray sortent furieux; tout le monde les suit : Guilford rentre dans le temple; on aperçoit dans le fond les ménestrels en observation. Atkinson et Arthur restent seuls sur la scène*).

SCÈNE X.

ARTHUR, ATKINSON.

ATKINSON. — Toujours des observations pour le compte de Marie,

je fortifie par les sons de ma lyre la résistance de Jane Gray, dont la vertu angélique m'inspire un respect, une vénération dont je ne me croyais pas capable. En un mot, je reçois de l'or des deux mains, mais il est loyalement gagné, je ne trompe personne, je sers également les deux dames.

Arthur. — Je croyais simplement que tu te rangeais déjà sous les bannières du vainqueur.

Atkinson. — Du vainqueur? C'est une chose qui n'est pas encore décidée... Il faut attendre et voir la marche des événemens qui vont se succéder : d'ailleurs le rôle que je joue maintenant m'est également lucratif de quelque côté que tourne la charrue, puisque Marie l'autorise, et que sa rivale l'approuve et me comble de bienfaits.

Arthur. — Quant à moi, je confesse que je me suis mis un peu trop au grand jour ; je deviens indispensable; mon génie, malgré moi, m'a tout-à-fait sorti de la foule commune.

Atkinson. — Il fallait, comme moi, le tenir en bride ; sans cela, qui pourrait calculer jusqu'où j'aurais pu m'élever? En attendant vos affaires se brouillent... Le refus de Jane Gray dérange toutes les combinaisons de Northumberland, qui ne croyait pas qu'il fût possible de trouver dans tout l'univers un être capable de résister à l'appât d'une couronne.

Arthur. — Il ne se tient pas pour battu... Il espère la faire consentir.

Atkinson. — Je doute qu'il réussisse : la petite a du caractère, et pour peu qu'elle tarde à se décider, en supposant toutefois qu'elle se décide, tu verras bientôt déserter cette foule brillante qui forme son cortège, les habits vont se retourner. J'ai déjà tout observé, on ne voit maintenant que des mines décomposées.

Arthur. — Moi, je suis calme au milieu de l'orage, c'est le privilége des hommes supérieurs.

Atkinson. — Quel langage, tu changes à vue d'œil, je ne te reconnais plus.

Arthur. — Ne vois-tu pas que ce maudit génie fait des siennes, et que Northumberland qui a découvert en moi les capacités les plus rares va m'élever aux plus grandes dignités, après lui.

Atkinson. — Oui, oui, après lui s'il en reste. Sais tu que tu me fais peur maintenant..- suis-je en sûreté près de toi?

Arthur. — Je vais être contraint de céder à mon étoile, mais ne me fais pas d'injures... Sois tranquille, l'amitié est toujours là.

Atkinson. — A la bonne heure, crois-moi, tiens-toi un peu en arrière jusqu'à nouvel ordre. Marie ne renonce pas encore à ses prétentions, elle a de nombreux partisans...

Arthur. — Tais-toi! l'on vient..... C'est Northumberland.

SCÈNEE XII.

NORTHUMBERLAND, ARTHUR, ATKINSON.

Northumberland, *à la cantonnade.* — Que l'on avertisse mon fils que je l'attends en ces lieux. (*A Arthur, désignant Atkinson.*) Que fait ici ce ménestrel.

Arthur. — Madame votre belle-fille lui avait accordé l'hospitalité dans ce château, ainsi qu'à ses compagnons, et celui-ci m e faitses adieux.

Atkinson, *bas à Arthur.* — Tu nous congédie.

Arthur, *de même.* — La prudence l'exige.

Northumberland, *à Arthur.* — Tu le connais ?

Arthur. — C'est un ami d'enfance que je n'avais pas vu depuis long-temps !

Northumberland. — Il est honnête ?

Arthur. — Comme moi.

Northumberland, *à Atkinson.* — Ménestrel, où dirigez-vous vos pas en quittant ce château.

Atkinson. — Au hasard, seigneur, nous n'avons point de but déterminé, et le premier chemin qui se présente nous le prenons.

Northumberland. — Veux-tu me servir?

Arthur. — Il ne demande pas mieux, j'en suis sûr; c'est un de vos plus zélés partisans, et tout à l'heure encore sa lyre chantait vos louanges.

Northumberland. — Cette lyre te donne accès presque partout... Si tu veux aller près de Marie, et me rendre compte des intrigues qu'elle met en œuvre pour troubler le repos de l'Angleterre, ta fortune est faite.

Atkinson. — Seigneur, jusqu'ici j'avais toujours regardé l'or comme le plus vil des métaux....

Arthur. — Mais à présent il réfléchit qu'il est pauvre, qu'il ne sera pas toujours jeune, et qu'il est temps de songer à l'avenir.

Nortumberland. — Tu acceptes mes propositions ?

Atkinson. — Puisqu'il s'agit du repos de l'Angleterre, ce motif suffit pour me déterminer.

Northumberland, *lui donnant une bourse.* — Tiens, ce n'est là qu'un faible à compte et seulement pour t'aider à faire le voyage.... Mais à ton retour, si je suis content de toi, je ne mettrai pas de bornes à mes largesses.

Atkinson. — Comptez sur mon zèle, sur mon attachement.

Northumberland. — Et tes compagnons ?

Atkinson. — Me suivront..... Nous ne pouvons nous quitter...... Mais il est important qu'ils ignorent.....

Arthur, *à part.* — Qu'il a reçu cette bourse.

Northumberland. — Cela suffit (*lui donnant un anneau.*) Cet anneau te permettra d'approcher partout où je serai.

Arthur. — En ce cas, rends-moi le mien.

Northumberland. — Comment?.....

Arthur. — Il est inutile de vous cacher que ne me doutant pas des bontés dont vous alliez l'honorer, je l'avais déjà mis dans vos intérêts, et ce n'était qu'après le succès, qu'il devait, avec cet anneau que je lui avais donné, venir vous rendre compte de sa mission, et réclamer sa récompense.

Northumberland. Ton zèle m'est connu..... Maintenant il peut partir, laissez-moi.

(*Arthur et Atkinson sortent après avoir salué respectueusement Northumberland.*)

SCÈNE XIII.

NORTHUMBERLAND, *seul.*

Qu'il a fallu me contraindre pour dévorer l'affront de ce refus qui confond toutes mes idées,...... et mon fils, aveuglé par l'amour, se trouve tout à fait rebelle à mes projets, à l'élévation de son épouse...... Les insensés ! Refuser un trône !..... Un trône où ils n'ont plus qu'à s'assoir...... Lorsque j'ai comblé le précipice qu'il fallait franchir pour y monter !..... Que de travaux cimentés du sang de mes rivaux !........ Et cette vertu sublime, que l'on ne peut s'empêcher d'admirer, serait donc l'écueil où viendraient se briser tous les efforts de l'ambition !..... Elle est maintenant près de sa mère, dont les instances réitérées, jointes à celles du duc de Suffolk, et de tous ceux qui fondent leur fortune sur son élévation, finiront, peut-être, par vaincre sa répugnance. Pendant ce temps, je vais avoir un entretien avec mon fils, je vais lui faire envisager les conséquences funestes de ce refus, et je suis certain du succès. Le voici...... cachons-lui mon dépit.

SCÈNE XIV.

NORTHUMBERLAND, GUILFORD.

Northumberland — Approchez, mon fils.....

Guilfort, *à part.* — Son fils !..... Je ne puis l'envisager sans effroi ! Mais la nature m'ordonne de dévorer ma honte ..... Et de jeter un voile sur la conduite d'un père !..... D'un père qui me fut si cher !

NORTHUMBERLAND. — Approchez, vous dis-je, pourquoi cette contrainte? Depuis quand tremblez-vous en ma présence?

GUILFORD, *se contraignant.* — Ah!....

NORTHUMBERLAND. — Vous frémissez!

GUILFORD. — Non!... Non!... Parlez, seigneur, je vous écoute.

NORTHUMBERLAND. — Que signifie le trouble qui vous agite?...

GUILFORD. — Et sa conscience ne lui dit rien!.... Il est calme!...

NORTHUMBERLAND. — Remettez-vous.... Ecoutez la voix de votre meilleur ami... D'un père auquel les sacrifices n'ont rien coûté pour assurer votre bonheur. Ce n'est point pour vous reprocher l'inconséquence de votre conduite, et celle de votre épouse, que je vous ai fait appeler, mais pour vous faire sentir les résultats terribles qui peuvent en être les suites.

GUILFORD. — Et quelles suites peut avoir la conduite d'un ange céleste qui ne trouve de félicité que dans la retraite où elle pratique les vertus..... Sa famille ne devrait-elle pas l'admirer et non la tyranniser pour lui faire accepter une couronne usurpée.... une couronne qu'elle ne se sent pas la force de porter.

NORTHUMBERLAND. — Et comment cette couronne est-elle usurpée? Le testament d'Edouard est donc faux? Cependant sa validité n'est point contestée, même par la princesse Marie, qui se plaint seulement des dernières volontés du roi, qui l'excluent à jamais.. L'honneur de l'Angleterre exigeait cette exclusion.

GUILFORD. — L'honneur! le véritable honneur habite rarement le palais des despotes. L'honneur... Ah! que d'injustices, que de crimes commettent en son nom les rois et les grands de la terre.

NORTHUMBERLAND. — Oubliez-vous ce qu'un pareil discours peut avoir d'offensant.

GUILFORD. — Pardon! mais ce que je n'oublie point et ce que je vous déclare à la face du ciel, c'est que mon épouse et moi, nous considérant désormais comme citoyens anglais, nous voulons être libres, après cela employez la force, la violence contre nos droits, en foulant aux pieds les prérogatives de la liberté, et publiez ensuite que nous sommes libres, que cette même liberté n'est point une chimère, et que notre constitution est une vérité.

NORTHUMBERLAND. — Eh bien! félicitez-vous: le refus de Jane Gray est un arrêt de mort qu'elle lance contre sa famille.

GUILFORT. — Grand Dieu qu'osez-vous dire?

NORTHUMBERLAND. — L'affreuse vérité: le testament d'Edouard se trouvant annulé par le refus de Jane Gray, les partisans de Marie la placeront sur le trône, et cette princesse d'un caractère vindicatif et cruel, ne mettant point de bornes à sa vengeance, vos parens, vos amis en ressentiront tous les effets, et ce sont vos mains criminelles qui dresseront l'échafaud qui verra couler notre sang.

GUILFORD, *avec horreur.* Oh jamais... jamais...

NORTHUMBERLAND. — Maintenant vous êtes libres tous deux... Entièrement libres de vos volontés : je vous laisse y penser.

(*Il sort.*)

SCÈNE XV.

GUILFORT seul.

Il triomphe ! Il frappe nos cœurs dans l'endroit le plus sensible. Il n'y a plus à balancer, l'honneur, le devoir, la nature lui font une loi d'accepter... D'accepter un trône !... et ce sentiment qui, aux yeux du vulgaire, va paraître intéressé, n'a pourtant rien que de pieux, que de naturel et rend le sacrifice de ses goûts plus sublime encore.

SCÈNE XVI.

JANE GRAY, GUILFORD.

JANE GRAY. — Oh ! mon ami, c'est près de toi que je viens chercher de la force, du courage! On m'environne, on m'observe de toutes parts !... Leur éloquence n'avait pu me convaincre, mais les instances de mon père, les prières, les larmes d'une mère que ce refus met au désespoir avaient ébranlé ma fermeté... J'étais émue... Oppressée !... Je le suis encore... Vois mes yeux sont humides... Ma voix est altérée... Mon Dieu ! Mon Dieu ! Que dois-je faire ?

GUILFORD. — Ton devoir.

JANE GRAY. — Et ce devoir, que m'ordonne-t-il ? D'être insensible aux pleurs, aux souffrances d'une mère que je chéris ?... D'un autre côté, ce que l'on me propose me fait frémir... m'inspire une répugnance insurmontable... Que je suis malheureuse.

GUILFORD. — Mon père me quitte à l'instant.

JANE GRAY. — Eh bien ?

GUILFORD. — D'un mot, il a terminé tous ces délais, fait cesser toutes les incertitudes. Si par ton refus Marie vient à monter sur le trône, le danger le plus imminent menace nos familles, et tout ce que tu as de plus cher est exposé aux fureurs de cette femme dont la clémence est la moindre des vertus.

JANE GRAY, *avec feu.* — O ciel! Et j'ai pu balancer !.. Que je suis coupable!... Hélas ! si je le fus, c'est bien innocemment : je ne songeais point à tout cela !... Je ne conçois même pas encore comment on peut être vindicatif et méchant : c'en est fait ! je suis reine ! Je prends sur moi la responsabilité des actes qui vont émaner du trône. J'adopte des conseils que mon caractère me ferait un devoir de rejeter, et je consens à l'usurpation qui doit sauver la vie de ce que j'ai de plus cher au monde

GUILFORD. — O mon amie !

Jane Gray. — Tâchons d'élever mon âme à la hauteur de la dignité que les circonstances me forcent d'accepter : sois toujours près de moi, et si la main sacrilége d'un ministre imposteur voulait couvrir mes yeux du fatal bandeau qui dérobe la vérité, arrache-le d'une main courageuse et fais tomber sa tête à mes pieds, je la verrai tomber sans effroi!

Guilford. — Quel enthousiasme! Elle n'est plus la même.

Jane Gray. — Je ne veux m'élever sur le trône que pour apercevoir les malheureux de plus loin.

Guilford. —Honneur et patrie! Gravons ces mots sacrés dans nos cœurs, et quelque soit la durée de ton règne, qu'un peuple chéri jouisse au moins dans toute sa plénitude de son indépendance et de sa liberté.

Jane Gray. — O mon Dieu! Dieu de clémence et de bonté! Eclaires la faible créature! Lis au fond de mon cœur; il est pur, tu n'y trouveras ni orgueil, ni vanité... Le vain faste qui va m'entourer ne m'éblouit pas, et le fracas des cours ne me fera regretter que plus vivement les plaisirs de ma solitude, de cette retraite chérie où je passai tant de jours fortunés. Hélas! ils sont perdus à jamais! Sainte Providence, je me soumets à tes décrets.

(*Jane Gray devient tout à coup sombre et rêveuse*).

SCÈNE XVII.

HENRY GRAY, JANE GRAY, GUILFORD.

Henry Gray *s'approche de sa fille.* — Eh bien! ma fille, votre mère, vos parens, vos amis, dans la plus vive inquiétude, attendent votre réponse définitive.

Jane Gray. — Mon père! pardonnez-moi les chagrins que j'ai pu vous causer. Je me soumets à votre sainte volonté, puisque vous m'assurez que votre bonheur à tous dépend de ma soumission, donnez-moi votre bénédiction, et puissiez-vous ne jamais vous repentir de mon obéissance, et des vœux que vous avez formés pour mon élévation.

(*Henry Gray étend ses mains sur la tête de sa fille et lui donne sa bénédiction. Elle se lève ensuite. Son père lui donne un baiser sur le front, puis elle se jette dans les bras de son époux, et reste quelques instans la tête appuyée sur son sein.*

Hery Gray. — Fille chérie, ne vois dans le rang suprême qu'une récompense de tes vertus, nulle autre que toi ne pouvait y prétendre (*élevant la voix et remontant la scène.*) Nobles lords, venez saluer la reine d'Angleterre.

SCÈNE XVIII.

Les Précédens, NORTHUMBERLAND, Lords et Pairs d'Angleterre, Gardes, etc.

(*Tout le monde se range à droite et à gauche, Jane Gray est émue et paraît indifférente aux hommages qu'on lui rend. Les lords et les courtisans mettent un genou en terre et s'inclinent devant la reine.*)

Jane Gray. — Nobles lords, ne vous humiliez pas devant moi, je ne suis qu'une faible mortelle, et ne mérite point des hommages qui n'appartiennent qu'à la Divinité. Elevez donc vos regards vers le ciel! Priez avec moi le Tout-Puissant, et que vos veux soient unanimes pour la gloire, la prospérité et le bonheur de notre commune patrie!

TABLEAU.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

TROISIÈME TABLEAU.

(*Le théâtre représente une galerie de la tour de Londres, habitation des rois d'Angleterre pendant les premiers jours de leur avénement au trône*).

SCÈNE PREMIÈRE.

ATKINSON, ARTHUR.

ARTHUR. — Déjà de retour de ton expédition? C'est à faire à toi.

ATKINSON. — Dans huit jours on peut faire bien des choses quand on sait employer son temps, et Dieu merci, je n'ai pas perdu le mien. J'ai d'abord rendu à la princesse Marie un compte exact de tout ce qui s'était passé à Chilsea, et je ne lui ai rien déguisé, attendu qu'elle était déjà instruite, et que je n'ai fait que lui confirmer ce qu'elle savait déjà. Je n'ai point à me plaindre de sa générosité.

ARTHUR. — Et maintenant tu viens ici?....

ATKINSON. — Gagner l'or que m'a promis ton maître en l'instruisant de tout ce qui se passe là-bas. Et la petite reine commence-t-elle à s'apprivoiser?..,.. Ce séjour lui plaît-il? Est-elle résignée?...... .

ARTHUR. — Non. En public, devant les courtisans, on la croirait heureuse; mais j'ai su par miss Tylray, sa confidente, que dans son intérieur elle était triste et soupirait sans cesse. A son arrivée, le peuple accourut en foule, mais attiré plutôt par la singularité du spectacle que pour lui applaudir. Un morne silence régnait sur son passage.

ATKINSON. — Il se trouve habituellement dans les masses populaires un instant de justice, que la plus brillante usurpation ne saurait étouffer complètement.

ARTHUR. — JANE Gray, en entrant dans Londres, reçut les clefs de la ville comme gage de la royauté. Elle fit mettre en liberté les détenus pour dettes et pour délits politiques; elle veut que chacun exprime franchement sa pensée, son opinion; elle a supprimé tous ces noirs agens de la tyrannie ombrageuse.

ATKINSON. — Heureusement que je ne suis point à son service, et le seigneur d'Udley s'accommode-t-il de cela?

Arthur. — Il s'est cruellement trompé en croyant placer une simple machine qu'il aurait dirigée à son gré ; car la reine veut tout voir, tout connaître ; lord Guilford, son époux, la seconde de tout son pouvoir ; il parcourt la ville incognito, et vient ensuite lui rendre compte de ses observations.

Atkinson. — Elle finira par captiver les suffrages du peuple.

Arthur. — Non, le peuple oublie la reine et ne s'occupe que de Northumberland, qu'il maudit, qu'il accable d'outrages et d'injures: on lui reproche la mort du feu roi. On fait des vœux pour la princesse Marie.

Atkinson, — Et moi je ne puis me défendre d'aimer Jane Gray ; si je la voyais souvent, elle finirait par me convertir; en sa présence je ne crois pas qu'il soit possible d'être méchant. Malheureusement l'infortunée touche déjà à la fin de son règne.

Arthur. — Et celui qui se donna tant de peine pour l'élever sur le trône, sera en même temps l'artisan de sa chûte ; en renversant le ministre on détruira son ouvrage. Le peuple a une prévention contre la nouvelle reine; il croit qu'elle ne se montre aujourd'hui populaire que pour mieux l'enchaîner par la suite, qu'elle ne donne d'une main que pour reprendre de l'autre.

Atkinson. — C'est ce que l'on voit tous les jours. Le parti de Marie se fortifie ; de toutes parts la noblesse vient se ranger sous ses drapeaux, et les catholiques, sur l'assurance que leur donne cette princesse de conserver la religion de leurs pères, embrassent sa cause avec une véritable ardeur; dès lors, il est évident que la force des armes décidera la question entre les deux rivales.

Arthur. — De son côté, Northumberland, qui sait depuis longtemps tout ce que tu pourrais lui dire, a levé dans Londres des troupes et ne tardera pas à se mettre en marche pour aller tenter les chances d'un combat. Voilà trois jours qu'il n'est visible pour personne.

Atkinson. —Je vais avec cet anneau m'introduire auprès de lui, lui apprendre ce qu'il n'ignore pas, toucher la récompense promise, et retourner au plus vite me ranger du côté du plus fort... dans peu, il ne fera pas bon ici pour les partisans de Jane Gray.

Arthur. — Diable, je vais faire mes dispositions, nous partirons ensemble.

Atkinson. — Nous ne nous quitterons plus... *(Ils sortent en se donnant la main.)*

SCÈNE II.

PLUSIEURS COURTISANS.

1er Courtisan.—Savez-vous, Seigneurs, que les avis qui parviennent de tous côtés sont vraiment désespérans ?

2me Courtisan. — On assure que l'armée de la princesse Marie est en marche, et qu'elle menace prochainement les murs de la capitale.

1er. Courtisan. — Rien n'est plus vrai, et je le sais de bonne part.

2me. Courtisan. — Northumberland est prêt à marcher à sa rencontre, mais ses troupes trop peu nombreuses ne pourront soutenir le choc, et j'entrevois d'ici une déroute complète.

1er Courtisan. — Quant à moi, sa tyrannie me fatigue.

2e Courtisan. — Vous n'ignorez pas sans doute que pendant son absence , le conseil reste ici renfermé près de Jane pour en avoir du renfort , et qu'il est ainsi que nous sous la surveillance du duc de Suffolk; que, sans nous en douter, nous sommes prisonniers dans la tour.

1er Courtisan. — Rangeons-nous du parti du conseil qui ne cherche qu'une occasion favorable pour sortir de cette humiliante captivité, que l'on farde des plus belles couleurs.

2e Courtisan. — Laissons partir Northumberland... Le duc de Suffolk est un homme de peu de génie et de pénétration; rien ne sera plus facile que de l'abuser et de trouver un prétexte pour nous tirer d'ici.

1er Courtisan. — Le voici! Ne laissons rien paraître.

SCÈNE III.

Les mêmes, HENRI GRAY.

Henri Gray. — Messieurs, je puis maintenant vous apprendre que depuis trois jours le duc de Northumberland est parti incognito pour Saint-Edmonds-Bury, pour s'y mettre à la tête des troupes que l'on y avait réunies d'avance. Des raisons d'état que le conseil n'ignore pas , nous forcèrent de vous en faire un mystère,

1er Courtisan. — Il n'y a pas de mal, nous respectons toujours les raisons de l'état.

Henri Gray. — La reine même n'en était pas instruite.

2e Courtisan. — Le feu roi, qui n'était pas enfant, il est vrai.... lui permettait d'agir en souverain.... et je présume que sa belle fille....

Henri Gray. — Doit avoir la plus grande confiance dans son ministre.

1er Courtisan, *à part.* — C'est de rigueur.

Henri Gray. — Le conseil vient de me faire une objection qui me paraît juste et que vous approuverez sans doute.

2e Courtisan. Nous approuvons toujours ce qui est juste.

Henri Gray. — C'est que notre armée, dont Northumberland

ignorait la force avant son départ, n'était peut-être pas assez nombreuse pour être opposée à celle de Marie, et que dans tous les cas il était toujours prudent de lui envoyer du renfort dans le plus bref délai. Ils me représentaient que le plus sûr moyen de le trouver était de s'adresser au maire de Londres, et de réveiller le dévoûment des habitans par de fréquentes communications; que pour cela, l'intérêt de la reine exigeait qu'ils sortissent de la tour, et pussent former des réunions en plusieurs endroits de la ville.

1er Courtisan. — Et vous y avez consenti.

Henri Gray. — Devais-je m'y opposer?

2e Courtisan. — Non sans doute, nous approuvons un tel dessein, mais nous ne resterons pas dans l'inaction, et nous serons fiers de les seconder avec tout le zèle qu'inspire une aussi belle cause.

Henry Gray. — Je n'attendais pas moins de votre dévoûment; les ordres sont déjà donnés au gouverneur de la tour, vous pouvez les réjoindre et sortir avec eux.

(*Les courtisans, au comble de leurs vœux, saluant Henri Gray, sortent tous d'un air triomphant.*)

SCÈNE IV.

HENRY GRAY, GUILFORD, *sortant du côté opposé.*

Guilford. — Le duc de Northumberland est donc parti? pourquoi nous en avoir fait un mystère?

Henri Gray. — La reine aurait pu croire le danger beaucoup plus grand qu'il n'est effectivement..... Et son repos exigeait....

Guilford. — Qu'on lui cachât la vérité? C'est en la dérobant que l'on renverse les trônes; les ministres sont tout; le monarque n'est rien. Malheur à l'être faible et sans génie qui ceint une couronne! Qu'il se range plutôt dans la classe des citoyens paisibles quand il n'a ni le courage ni les capacités de gouverner: quand il n'est fait que pour être le jouet d'un indigne ministre.

Henry Gray. — Ce langage est-il convenable dans la bouche d'un fils?

Guilford. — Non, je ne le suis plus!....... Il a rompu tous les liens de la nature!...... Mais ne croyez pas que je l'abandonne!..... Je me précipiterai avec lui dans le gouffre qu'il a creusé devant nous.

Henry Gray. — Quel égarement!......

Guilfort. — A toi, père inhumain, tu l'as exigé ce fatal sacrifice!... Et il est accompli! Jouis de ton ouvrage, vas contempler ta victime!..... Elle est là, vivante! Vivante dans son tombeau!

Henry Gray. — Revenez à vous..... Tout n'est pas désespéré.... Nos amis.....

Guilford. — Où sont-ils ! est-ce cette foule de vils courtisans qui se hâte de fuir ?

Henry Gray. — Il vont nous servir.

Guilford. — Vieillard aveugle et crédule, ils vont achever ta ruine ! Ils vont aiguiser la hache qui fera tomber ta tête !

Henry Gray. — Je ne puis penser.....

Guilford. — Ce palais n'est plus qu'un vaste désert. Tu n'y trouveras qu'un ange du ciel entouré de ses fidèles compagnes qui l'ont suivi dans cet affreux séjour ! Tu verras la plus sublime des femmes, ne proférant aucune plainte, résignée à son sort, élevant ses mains vers le ciel, et priant pour vous tous, vous ses bourreaux !..... Ses assassins!.....

Henry Gray. — Votre égarement seul me fait excuser.....

Guilford. — Mon égarement ! Mon égarement !..... Et tu vois d'un œil sec le sort affreux qui menace cette innocente victime de votre ambition !..... Est-ce pour moi que je redoute les dangers ! Est-ce pour moi qui voudrais ensevelir ma honte au fond d'un cercueil ?...... Mais ta fille !.... Mon épouse !.... Grand Dieu, punissez-nous, mais épargnez ce que vos mains ont formé de plus parfait.

Henry Gray. — Comment réparer tant de maux ?...,.

Guilford. — Il n'est plus temps d'y songer, ils sont irréparables !... On vient : c'est elle ! Je le sens aux battemens de mon cœur ! Ne la quittez pas..... Je cours sur les traces de ces misérables qui, tout à l'heure encore étaient à nos pieds..... Je veux voir jusqu'à quel point un courtisan peut porter la bassesse et la perfidie.

SCÈNE V.

HENRI GRAY, *seul.*

Dirait-il vrai!... N'aurais-je été que le jouet de leurs mensonges!... Est-ce là ce que nous devions espérer, et la chûte était-elle donc si près du succès !...

SCENE VI.

HENRI GRAY, JANE GRAY, MISS TYLRAY, ANNA, Suivantes.

Jane Gray, *affectueusement.* — Ah ! vous voilà mon père !... d'où vient cet air triste et rêveur, vous avez voulu que je fusse reine... Et bien je le suis encore, que désirez-vous de plus ? Qui peut vous affliger ?

Henri Gray. — Rien mon enfant, j'attends des nouvelles de Northumberland, espérons qu'elles seront conformes à nos vœux.

Jane Gray.—Oui, espérons, la providence est infinie! Mais croyez-moi, n'attendez pas ces nouvelles ici... Retournez près de ma mère que nous avons laissée dans une entière solitude... Elle aura peut-être bientôt besoin d'avoir quelqu'un près d'elle, qui puisse la consoler de l'absence d'une fille chérie qu'elle ne verra plus.

Henri Gray, *effrayé.* — Que dis-tu !

Jane Gray. — Qu'elle ne me verra plus aussi souvent que son cœur pourrait le désirer... Car une fois que l'on est sur le trône, on ne s'appartient plus ; on se doit à ses sujets plus encore qu'à sa famille.

Henri Gray. — Je ne te quitterai jamais.

Jane Gray. — Retournez près d'elle, vous dis-je, je le veux, je l'exige; pardon, mon père ; le ton que je prends est celui d'une reine, vous voyez que je n'oublie pas que je le suis... Quand je ne le serai plus... nous nous réunirons... Oui, un temps viendra où nous serons tous réunis pour ne jamais nous séparer.

Henri Gray. — Combien tu m'affliges.

Jane Gray. — C'est donc involontairement... Car si je forme des vœux, c'est pour votre bonheur... Un bonheur qui soit égal à la tendresse que j'ai pour vous... Pour ma mère... Pour mon époux... je vous porte tous également dans mon cœur. (*Elle se jette dans les bras de son père... Elle ne peut retenir ses larmes, on entend le son du cor).*

Henri Gray. — Ce sont des nouvelles sans doute qui nous arrivent de l'armée, retire-toi ma fille, on te les communiquera aussiôt qu'elles seront parvenues.

Jane Gray, *tremblante.* —Et mon époux où est-il?... Que fait-il?... il semble me fuir... L'ingrat, pourquoi n'est-il pas près de moi !.. On n'a donc plus d'amis une fois qu'on est reine !...

Henri Gray. — Sois sans inquiétude... Tu le reverras bientôt. (*Elle se jette encore dans les bras de son père et sort vivement émue, les dames la suivent*).

SCÈNE VII.

GUILFORD , HENRI GRAY.

(Guilford paraît, son air est sombre, il veut cacher ses larmes, Henri Gray court au-devant de lui.)

Henri Gray. — Que venez-vous m'annoncer ?... A-t-on des nouvelles ?... Northumberland.

Guilford, *d'un air sombre.* Northumberland n'est plus.

Henri Gray. — Juste ciel ?...

Guilford. — Les siens l'abandonnèrent, le livrèrent à l'orgueil-

leuse Marie qui fit aussitôt tomber sa tête. (*Il se couvre la figure de ses mains.*)

Henri Gray. — O jour affreux.

Guilford. — Et vos amis ! comptez-vous encore sur les secours qu'ils vous ont promis ?

Henri Gray. — Ah ! ne m'accablez pas !

Guilford. — Les membres du conseil ne furent pas plustôt sortis de la tour, qu'ils se réunirent chez le comte de Lembrock, d'où ils mandèrent le maire et les aldermans de Londres.

Henri Gray. — Nous en étions convenus.

Guilford. — Mais ce fut pour leur annoncer que, le parti de Jane Gray étant à jamais perdu, ils eussent à proclamer et à soutenir l'autorité de Marie. Dans le même instant, la fatale nouvelle de la mort du duc de Northumberland leur parvint, et maintenant on proclame Marie au milieu des cris de joie et des acclamations, bien différentes de celles dont la malheureuse Jane fut saluée il y a quelques jours.

Henri Gray. — Nous sommes perdus.

Guilford. — Oui, perdus à jamais! La tour est envahie! Les voyez-vous déjà les instrumens du despotisme !

SCÈNE VIII.

Les Précédens, THOMAS BRIDGES, homme d'armes.

(*Une troupe d'hommes d'armes paraît et se range au milieu de la scène.*)

Thomas Bridges. — Au nom de la reine Marie, duc de Suffolk, il vous est ordonné de vous désister de vos prétentions, annoncez à votre fille la ruine de son parti, et la nécessité pour elle de reconnaître au plus tôt l'autorité de la reine légitime.

(*Guilford est immobile, son visage peint les sensations qu'il éprouve, Henry Gray est consterné.*)

SCÈNE IX.

Les mêmes, JANE GRAY, Suivantes. *Jane Gray paraît suivie de ses femmes, Henry Gray va au-devant d'elle.*

Henry Gray. — Ma fille !

Jane Gray, *avec calme.* — J'ai tout entendu, j'étais là. Ah ! croyez-moi, mon père, je suis plus flattée de cette proposition que je ne le fus lorsqu'il me fallut, malgré moi, accepter une si haute dignité. J'ai fait sans doute une grande faute, et il m'en a beaucoup coûté en vous

obéissant, et en me conformant particulièrement aux idées de ma mère. Je suis maintenant les mouvemens naturels de mon cœur ; c'est satisfaire mon inclination, que de m'obliger à quitter le trône et à réparer la faute d'autrui, s'il est vrai qu'une aussi grande faute soit réparée par l'aveu que j'en fais et par ma seule abdication.

(*Elle s'approche de son époux qui la serre dans ses bras, puis elle sort, tout le monde la suit.*)

FIN DU TROISIÈME TABLEAU.

QUATRIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente l'appartement de la reine,

SCÈNE X.

(*Des valets apportent des fauteuils çà et là. Une table couverte d'un riche tapis, à gauche; elle est garnie de papiers, encriers et plumes.*

ATKINSON, *aux valets.*

C'est très-bien : notre auguste reine fait son entrée dans la capitale, le peuple est dans l'ivresse, elle ne reçoit sur son passage que des bénédictions, et les témoignages sincères de la plus vive reconnaissance. Dans quelques minutes cette enceinte renfermera ce que le monde a de plus précieux. Allez, et redoublez de zèle.

(*Les valets sortent.*)

SCÈNE XI.

ATKINSON, ARTHUR.

Arthur. — Te voilà maître des cérémonies.

Atkinson. — C'est un emploi que l'on vient de me donner provisoirement et jusqu'à nouvel ordre. Mon ami, je suis en faveur, et l'on a la plus grande confiance en moi.

Arthur. — Sais-tu qu'il était temps de prendre notre parti.

Atkinson. — Et qu'en me suivant tu fus bien inspiré.

Arthur.—Sans doute, quand nous vîmes les membres du conseil et les courtisans qui opéraient une retraite si prudente, nous les suivîmes très-prudemment aussi... Il était temps.

Atkinson. — Ayant depuis quatre jours pris congé de mon auguste maîtresse, je ne pouvais deviner qu'ensuite Northumberland irait bénévolement lui porter sa tête.

Arthur, *élevant la voix.*—Il a reçu le prix de ses forfaits! Périssent ainsi les traîtres!...

Atkinson. — Ne crie donc pas si fort.

Arthur, *baissant la voix.* — Si l'on m'entendait, vois-tu, cela me mettrait tout de suite en faveur. A propos, il me semblait d'après tes principes que tu dédaignais cette même faveur dont tu te glorifies maintenant.... A mon tour je te trouve changé.

Atkinson. — Mon ami, nous sommes tous les mêmes, à quelques exceptions près; nous dédaignons les dignités, les emplois, quand nous ne pouvons pas les obtenir.... Mais sitôt que nous entrevoyons le moindre petit jour....

Arthur. — Nos yeux s'ouvrent à la lumière.

Atkinson. — On ne peut pas les tenir constamment fermés.

Arthur. — C'est juste, mais parlons d'affaires sérieuses. Sais-tu que l'infortunée Jane Gray m'intéresse vivement?

Atkinson. — En remettant à Marie les rapports secrets de mes découvertes, je lui fis un détail touchant des vertus sublimes de cette illustre victime, n'obéissant que par contrainte à la volonté de sa famille, et si la reine n'est pas la plus cruelle des femmes ce que j'ai dit en sa faveur doit disposer son cœur à la clémence.

Arthur. --Je suis content de toi?... Ah! ça!... Quel rôle dois-je jouer maintenant?

Atkinson. — Celui de mon ami intime; celui-là n'est pas bien difficile.

Arthur. — Non! puisqu'il est vrai.

Atkinson. — Ne me quitte pas.

Arthur. —Je n'ai garde, sans cela je me perdrais. Mais qu'as-tu donc fait pour mériter la faveur dont tu jouis maintenant?

Atkinson. — Quelques délations importantes... Maintenant je vais être à l'affût des complots.

Arthur. —Je ne m'étonne plus de ton crédit.

Atkinson. — Il y en a tant d'autres qui en ont aussi et qui ne le doivent qu'à de semblables moyens.

(*On entend le bruit des fanfares.*)

Arthur. — Ceci nous annonce la présence de la reine.

Atkinson. —Restons! Nous ne serons pas déplacés parmi les courtisans.

SCÈNE XII.

MARIE, THOMAS BRIDGES, ATKINSON, ARTHUR. COURTISANS, HOMMES D'ARMES, PAGES.

(*Les hommes d'armes précèdent l'entrée de la reine; ils se rangent de chaque côté de la porte. Marie, dans un brillant costume, paraît accompagnée d'une suite nombreuse, qui forme un demi-cercle autour d'elle*).

MARIE. — Je suis satisfaite, milords! Répétez à ce peuple généreux et magnanime que mon cœur est vivement touché des transports d'allégresse qu'il a fait éclater sur mon passage; j'ai vu partout l'expression du plus sincère attachement. La volonté céleste, celle de mes nombreux sujets, dès ce moment, ont affermi ma puissance et renversé le faible édifice élevé par les mains criminelles de l'imposture; et si l'arbitre suprême lui permit de briller, ce fut avec la rapidité de l'éclair qui précède l'éclat de la foudre, pour que sa chûte terrible fût un exemple aux factieux qui concevraient à l'avenir des projets insensés. Allez, les récompenses seront décernées selon le mérite de chacun, et des services qu'il aura rendus au succès de la justice de ma cause: mes bienfaits s'étendront sur tous.

(*Tout le monde s'incline avec respect et sort dans le plus grand ordre; les hommes d'armes et Thomas Bridges restent au fond, ainsi que quelques pages*).

SCÈNE XIII.

MARIE, THOMAS BRIDGES, HOMMES D'ARMES, PAGES.

(*Marie restée seule sur l'avant-scène paraît réfléchir, elle est préoccupée; ensuite elle fait un signe aux pages, qui approchent un fauteuil qu'ils placent au milieu du théâtre et se retirent au fond.*)

MARIE, *s'asseyant*. — Maintenant il me reste de grands coupables à punir... Je suis indécise... Je ne sais à quel parti m'arrêter! On exagère sans doute les vertus de cette femme... pour laquelle je ne trouve au fond de mon cœur qu'une haine invincible... qui me domine malgré moi... que je ne puis surmonter! Et tout ce que l'on dit en sa faveur pour l'excuser... Loin de me porter à la clémence ne fait que m'irriter davantage contre elle (*elle se lève brusquement*). N'eut-elle pas l'audace de s'assoir sur ce trône!... Son règne ne dura que quelques jours... Mais qu'ils me parurent longs!... Tous les serpens de la vengeance et de la jalousie me dévoraient!... Non! Non! je ne puis lui pardonner... Et son sang ne paiera jamais de pareils tourmens! Ma main brûle de signer sa sentence

de mort ! Pas un de sa coupable famille n'échappera à mon ressentiment. (*La colère l'agite, puis elle devient sombre tout-à-coup, se calme et retombe sur son fauteuil, et paraît absorbée dans une profonde méditation.* Que pensera-t-on de moi? Que diront les Anglais, si le commencement de mon règne est signalé par des supplices ?... On publiera partout que j'aime le sang... Que j'en suis avide !... Cruelle alternative qui détruit toute la joie que devrait m'inspirer un jour de triomphe!... (*Elle se lève et se promène en réfléchissant, puis elle dit*): Oui je veux la voir, l'interroger moi-même. (*En élevant la voix.*) Que Jane Gray soit amenée en ma présence. (*Thomas Bridges sort; elle continue*). Et son époux..... Ce fils de l'odieux Northumberland, dois-je le laisser survivre à son père? Le puis-je? Et s'il reçoit son juste châtiment, dira-t-on que la reine est cruelle, vindicative ?..... Le conseil a dû s'assembler de suite pour prononcer sur le sort de la famille déchue, on délibère dans ce moment, nous verrons la décision du conseil.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, JANE GRAY, THOMAS BRIDGES.

(*Jane Gray, le front calme, sans faiblesse, mais d'un air simple et modeste, est introduite près de la reine qui s'assied dans le fauteuil, après lui avoir fait signe d'approcher.*)

MARIE. — Approchez sans crainte (*à part.*) Qu'elle est belle !

JANE GRAY, *à part.* — Que me veut-elle ?.....

MARIE, *à part.* — Cet air de candeur, d'innocence..... me déconcerte...... change toutes mes résolutions.

JANE GRAY, *à part.* — Qu'elle est imposante!..... Quelle majesté brille dans tous ses traits.....

MARIE. — Vous êtes ma cousine !.....

JANE GRAY. — Je ne l'ai jamais oublié.

MARIE. — Petite nièce de Henri VIII.

JANE GRAY. — Je le sais.

MARIE, *avec fierté.* — Mais moi, je suis sa fille. Jugez vous même laquelle de nous deux devait légitiment porter la couronne.

JANE GRAY, *d'un ton ferme.* — Vous.

MARIE. — Pourquoi la mîtes-vous quelques instans sur votre front?

JANE GRAY. — Qui ne fait point de faute dans sa vie.

MARIE. — Vous convenez donc que c'en est une ?

JANE GRAY. — Oui, une bien grande!

MARIE. — Et qu'une telle faute.....

JANE GRAY. — mérite la mort.

MARIE. — Je puis vous absoudre, si vous confessez que votre fa-

mille, que votre époux ne vous portèrent à une démarche aussi criminelle que pour assouvir leur ambition.

JANE GRAY.—Moi seule fus assise sur ce trône qui vous appartient. Seule, je suis coupable, et seule je dois être punie.

MARIE. — Ce n'est que par le crime et l'intrigue que l'on parvient à usurper le rang suprême, comment se fait-il que vous n'ayez aucun complice ?

JANE GRAY. — Si j'en ai, ce ne peut-être que le génie des ténèbres qui voulait tenter la fragile créature du Seigneur; elle a succombé, voilà tout ce que je puis confesser; je respecte votre puissance, vous reconnaissant pour ma souveraine légitime. Je fus coupable ! Bien coupable! Vengez-vous sur moi! Sur moi seule! Mon repentir étant sincère, je mourrai tranquille avec la conviction qu'un Dieu clément me recevra dans son sein.

MARIE, *se levant*. — Bien, très-bien, mon enfant! Mais votre père et votre époux qui vous donnèrent la main pour vous élever, s'ils témoignent que seule vous fûtes coupable, seule je vous punirai.

JANE GRAY. — Oh! Madame, pourquoi vous faire un jeu cruel de notre position! Mon sang ne suffit-il pas à votre ressentiment, il vous faut encore celui de tous les miens! Il vous tarde de le voir couler pour vous en abreuver !

MARIE. Audacieuse!... C'en est assez, retirez-vous.,.

(*Les deux pages mettent le fauteuil près de la table et se retirent au fond ; Jane Gray se dispose à partir lorsque l'on entend la voix de Guilford en dehors.*)

GUILFORD, *en délire*. — Au nom du ciel, permettez-moi de parvenir jusqu'à la reine.

JANE GRAY. — C'est la voix de mon époux.

MARIE.—Que veut-il? (*à Jane Gray*) est-ce de vous ou de moi dont il parle ?

JANE Gray. — Ah! c'est de votre majesté, n'en doutez pas.

MARIE. — Qu'on l'introduise (*à Jane Gray*), restez.

(*Thomas Bridges sort un moment. Marie se contraignant à peine, va s'assoir sur le fauteuil près de la table.*)

SCÈNE XV.

LES MÊMES. LORD GUILFORD.

(*Guilford paraît dans la plus grande agitation. En dehors de la porte du fond on aperçoit les soldats qui l'ont suivi*).

GUILFORD, *à Marie*. — Pardon, madame, je viens sans doute d'offenser votre majesté, mais en voyant mon épouse arrachée de

mes bras pour être conduite en votre présence..... Ignorant si ce n'était point une séparation éternelle, je n'ai pu contenir l'excès de mon désespoir. J'ai renversé tous les obstacles, et les efforts de mes surveillans n'ont pu m'empêcher d'arriver à cette porte et de vous faire entendre ma voix.

Jane Gray, *à Guilford.* — Cher époux!

Marie, *à Guilford.* — Maintenant, quel est votre dessein?

Guilford. — De ne plus me séparer de cette infortunée que vous ne pourriez immoler sans commettre un forfait dont le ciel vous punirait aussitôt.

Marie. — A ce langage qui excite ma pitié plus que ma colère, je ne puis méconnaître le digne fils du duc de Northumberland : et venez-vous aussi réhabiliter la mémoire d'un père?

Guilford. — S'il fut coupable... S'il eut des égaremens, il les a payés de sa tête! Il est maintenant devant un juge où chacun rendra compte à son tour de ses actions.

Marie. — Et croyez-vous qu'il absoudra les vôtres?

Guilford. — Non, il me punira sans doute d'avoir poussé par mes conseils, par mes instances Jane Gray sur ce trône fatal, que moi-même je n'envisageais qu'avec horreur, un trône que je méprisais! Où l'on exerce un pouvoir qui ne tend qu'à faire des esclaves.

Marie. — Est-ce ainsi que vous prétendez fléchir mon juste ressentiment?

Jane Gray. — Pardonnez-lui, Madame, mais il ne vient ici solliciter votre pitié ni pour lui, ni pour moi, il a déjà lu dans vos yeux l'arrêt de mort lancé contre lui?

Marie. — J'ai peine à contenir ma fureur! On ose me braver!....

SCÈNE XVI.

Les mêmes, plusieurs membres du conseil, *suivis de courtisans et d'une foule nombreuse.*

(*Tout le monde se range à droite et à gauche, et semble attendre avec impatience la décision du conseil. Un conseiller tenant un papier à la main, s'approche respectueusement de la reine. Jane Gray et son époux sont sur l'avant-scène dans le coin. Guilfort tient la main de son épouse ; Marie est toujours assise près de la table.*

Le Conseiller. — Je viens, au nom du conseil, transmettre à votre majesté l'arrêt qui condamne à la peine capitale Jane Gray, son père et son époux, coupables de haute trahison, en usurpant des droits qui ne leur appartenaient pas. Sauf à la famille déchue de se pourvoir en grâce, et d'implorer la clémence de notre auguste souveraine.

(*La reine prend le papier des mains du conseiller, son regard est sombre, elle ne peut cacher les sentimens qui l'agitent, elle cherche à lire sur les visages l'effet qu'a produit la sentence, tout ce qui l'entoure est consterné ; on fixe avec le plus grand intérêt Jane Gray et son époux. Voyant l'indécision de la reine, tout le monde, excepté les deux époux et le conseiller, se met à genoux.*

Tous. — Grâce !... Grâce !...

Marie, *agitée.* — J'ai besoin de me recueillir quelques instans, laissez-moi, bientôt on connaîtra ma volonté suprême.

(*Tout le monde se retire dans la plus grande consternation, Jane Gray est calme, Guilford ne frémit que pour celle qu'il adore. On ferme les portes du fond.*)

SCÈNE XVII.

MARIE, *seule.*

(*Elle se lève tenant toujours la sentence à la main, elle dévore son dépit*).

— On demande leur grâce !... Leur grâce !... Non, c'est impossible !... Et le conseil !... Les lâches !... Ils condamnent, puis ils parlent de clémence... Ils craignent de me déplaire... Et redoutent d'un autre côté que le peuple ne trouve l'arrêt trop sévère ! J'observais autour de moi et j'ai vu des larmes dans tous les yeux !... Cette femme à un fatal ascendant qui captive... Qui subjugue... Et moi-même, je n'ai pu m'en défendre au premier abord. Oh ! quand elle descendit du trône, le peuple ne la connaissait sûrement pas, si non, elle y serait encore !... Voilà ce qui fait mon supplice ! Une telle rivale est trop dangereuse !... Elle mourra ! Si je l'absous, dans quelques jours peut-être son nom peut servir de ralliement à tous les mécontens du royaume, il y en a toujours! Pourtant la politique exige que je diffère leur supplice, mais il ne sera que différé, je le jure! Soyons clémente aujourd'hui !... Mais plus tard... Dans quelques mois !... Les prétextes ne me manqueront pas... Les souverains en trouvent toujours quand on leur porte ombrage. Oui, c'est un parti pris. Commuons d'abord la peine des deux époux en une captivité... (*Avec un sourire amer.*) Qui ne sera pas longue ! Quant au duc de Suffolk ; il aura sa liberté!... C'est lui qui sera le prétexte... On arrangera cela... Une conspiration... Maintenant je suis plus calme... Je respire plus facilement. Il faut que je sois clémente aujourd'hui?... On le veut... On m'en fait une loi, eh bien ! Je le serai. Mais que nul mortel au moins, ne puisse lire dans ma pensée.

(*Les portes du fond s'ouvrent.*)

SCÈNE XVIII.

(Marie fait un geste et ordonne d'entrer. Tout le monde reparaît à l'exception de Jane Gray et de Guilford. La reine est au milieu de la scène.)

MARIE. — La clémence, la plus belle prérogative des rois, n'avait pas besoin d'être sollicitée, et les vœux de mon cœur étaient conformes aux vôtres. Je révoque la sentence de mort (*elle déchire la sentence*). Lord Guilford et son épouse resteront détenus à la tour; la sûreté de l'état l'exige; le duc de Suffolk obtient sa liberté sur sa simple parole. Un jour si solennel ne doit être marqué que par des bienfaits et des actes d'humanité.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

CINQUIÈME TABLEAU.

(Le théâtre représente une voûte souterraine qui ne doit avoir que deux plans de profondeur, éclairée seulement par une lampe; plusieurs siéges grossiers sont placés çà et là; à droite, une table sur laquelle se trouvent des livres. À gauche, au premier plan, la porte d'une autre salle).

SCÈNE PREMIÈRE.

(Anna, assise devant la table, est occupée à lire; la porte de la salle s'ouvre, miss Tylray en sort. Anna se lève et vient au-devant d'elle).

ANNA. — Eh bien! notre jeune maîtresse?

MISS TILRAY. — Elle repose encore; l'horloge du beffroy vient de sonner cinq heures. Cette nuit son sommeil fut très agité... Un songe pénible semblait la tourmenter.... Elle appelait par intervalle son père... Son époux... Mais d'une voix étouffée. Je l'entendis ensuite très indistinctement s'écrier, avec l'accent de la plus vive douleur... Arrêtez... Arrêtez.... Ne punissez que moi. Depuis, ses traits ont repris toute leur sérénité ordinaire, et l'on dirait un ange au milieu des régions célestes.

ANNA. — Ce songe serait-il le presage de quelque affreux malheur.

MISS TILRAY. — Hélas! j'en ai le pressentiment!... N'est-ce donc pas assez des tourmens qu'elle endure depuis près de sept mois, dans cette odieuse captivité, séparée des objets de son affection, séparée de son époux, plongé comme elle dans un cachot obscur! Et voilà cette clémence qui excita l'enthousiasme du peuple!

ANNA. — Le peuple est bon!... Mais il a beau faire, il est toujours dupe de l'hypocrisie.

MISS TILRAY. — Jeanne Gray, dans l'adversité, n'est-elle pas mille fois plus grande que cette reine superbe au milieu de son triomphe. Que ne peut-on la voir comme nous, ne murmurant jamais contre son sort; pratiquant les plus saints devoirs, paraissant même gaie quand elle est avec nous.... Craignant toujours de nous affliger.... C'est elle qui nous console, qui nous distrait par ses rares talens; et tout ce qui l'afflige, dit-elle, c'est la crainte de ne pouvoir jamais

s'acquitter de la reconnaissance qu'elle prétend nous devoir pour ce qu'elle apppelle notre dévouement.

Anna. — Nous ne la quitterons jamais.

Miss Tilray. — Le séjour le plus agréable à mes yeux est celui qu'elle habite.

Anna. — Auprès d'elle nous sommes toujours heureuses!... Chut! Il me semble.

Miss Tylbay, *écoutant.* — Oui, c'est elle !...

SCÈNE II.

Les mêmes. — JANE GRAY.

(Les deux suivantes volent au-devant de leur maîtresse qui leur donne des marques de la plus vive reconnaissance.)

Jane Gray, *les fixant tour à tour avec intérêt.* —Mes bonnes amies, vos yeux sont encore humides !... Vous pleurez sitôt que je ne suis plus là... Quand je parais, vous étouffez vos larmes, je m'en aperçois et cela me fait aussi bien du mal.

Miss Tylray, Anna. — Notre bonne maîtresse !...

Jane Gray. — Votre maîtresse ?... Ah je ne fus jamais que votre amie, je vous aime comme vous m'aimez, car si vous ne m'aviez pas aimée, vous ne seriez pas venues vous renfermer avec moi ! Les premiers jours je m'ennuyais beaucoup là-dedans, (*montrant le cachot*). Hélas ! j'étais seule ! Mais depuis que vous l'habitez, ce séjour a pour moi des charmes!... Ces murs sont sanctifiés parce qu'ils sont au monde les seuls témoins du dévouement de la plus touchante amitié. (*Elle les presse contre son sein, elles restent toutes trois dans cette attitude pendant que Jane Gray dit* :)

O mes amies , croyez-vous maintenant que Marie, sur son trône, soit plus heureuse que nous ?

Miss Tylray, *attendrie.* —Je ne changerais pas mon sort pour le sien.

Anna, *de même.* — Je n'éprouvai jamais une telle félicité:

Jane Gray. — Je suis heureuse, moi ! Mais mon époux ! Il n'est pas loin d'ici, mon cœur me le dit... Vous ne l'entendez pas, vous!... Mais moi, j'entends ses soupirs... Ses sanglots.. Il m'appelle... Il souffre... Il souffre pour moi!... Que je le plains!... Nul ami n'est là pour le consoler !

(Elle ne peut retenir ses larmes, elle s'assied près de la table, les suivantes se rapprochent d'elle.)

N'est-ce pas, mes dignes amies, que la reine ne sera point assez cruelle pour le tenir constamment séparé de ce qu'il aime ?....... Si elle savait le mal que cela fait !.....

MISS TILRAY. — Espérez tout de la bonté du ciel !

JANE GRAY. — Oui, vous avez raison, et Dieu, dans ce moment, est son consolateur ! C'est un père qui n'abandonne jamais ses enfans ! (*Après un silence.*) Il y a déjà bien long-temps que dure cette séparation ! Nous sommes ici depuis les derniers jours de juillet..... N'est-il pas vrai ?.....

ANNA. — Oui, Madame.

JANE GRAY. — Et c'est aujourd'hui ?

MISS TYLRAY. — Le douzième jour de février 1554.

JANE GRAY. Eh bien ! j'ai le pressentiment que cette journée sera marquée par un grand événement ! (*prenant les mains des suivantes avec expression.*) Vous ne me quitterez pas.

MISS TYLRAY ET ANNA..... Jamais !.....

JANE GRAY. — Pourquoi ne me fait-on parvenir aucune nouvelle de mon père !..... De ma mère .... Sont-ils heureux ! (*Avec la plus grande tristesse.*) Non, ils ne peuvent l'être, j'en suis sûre ! Leur fille n'est pas là !..... Ils la cherchent envain dans les lieux chéris qu'elle se plaisait à parcourir...... Ils la cherchent partout !....... Ils ne la trouveront pas...... Elle est perdue pour eux ! (*s'apercevant des larmes de ses amies.*) Pardon, mes dignes compagnes, je vous afflige !...... Eh bien ! laissez-moi seule un moment me livrer à ma mélancolie, allez dans cette autre salle, prenez quelques instans de repos, vous devez en avoir besoin, car vous avez veillé toute la nuit, l'une près de moi, tandis que l'autre, là, à cette place, lisait dans nos livres sacrés, puis adressait des prières au Seigneur ! Moi seule, je dormais ! Et pourtant vous voyez que je sais tout. Allez, mes amies, allez, je vous aime toujours. (*Les suivantes baisent les mains à Jane Gray, et sortent.*)

SCÈNE III.

JANE GRAY, *seule.*

Oui, j'ai dormi !..... Mais je fus bien cruellement agitée !..... Le songe le plus sinistre !..... Je voyais Marie sous les traits d'une implacable furie poursuivant mon père et mon époux..... J'avais beau l'implorer, elle était sourde à mes prières..... Mon désespoir la faisait sourire ! Mais ce sourire était affreux ! Le glaive de la vengeance infernale étincelait dans sa main criminelle !...... Elle frappa ! un voile funèbre couvrit tout ! Je ne pouvais plus respirer (*portant la main sur sa poitrine.*) Je sentais là..... un poids énorme qui m'étouffait ! Je m'éveillai et je rendis grâce à la Divinité que tout cela ne fut qu'un rêve ! (*On entend le son lugubre

du beffroi : une terreur involontaire se manifeste sur tous les traits de Jane Gray, elle tombe à genoux en s'écriant) : Sainte providence, je me soumets à tes décrets éternels ! (*Elle devient calme, se relève et va s'assoir près de la table.*)

SCÈNE IV.

SIR BRUGES, JANE GRAY, Un Geolier, Gardes.

(*On entend à droite le bruit des verroux et d'une porte qui s'ouvre ; le geolier introduit Sir Bruges près de Jane Gray qui se lève avec calme et modestie ; elle le salue respectueusement, Sir Bruges fait signe au geolier et aux gardes de se retirer ; le son de la cloche a cessé.*

SCÈNE V.

SIR BRUGES, JANE GRAY.

Sir Bruges. — Madame, c'est avec une profonde douleur que je viens remplir les volontés de la reine, mais mon caractère me défend de donner des marques d'une faiblesse qui deviendrait blâmable au moment où les portes de l'éternité vont s'ouvrir pour vous.

Jane Gray, *avec calme.* — Un avertissement m'était déjà parvenu! Et cette nuit, dans mon sommeil, je vis la reine !... Vous pouvez parler, je suis bien préparée...

Sir Bruges. — Le nouvel arrêt qui vous condamne est irrévocable, ayant ainsi que les vôtres, abusé de la clémence royale, en cherchant, par récidive, à vous emparer du pouvoir suprême.

Jane Gray, *surprise.* — Il y a, dites-vous, récidive ?

Sir Bruges. — Ignorez-vous les tentatives criminelles que l'on fesait en votre faveur ? La reine n'a pu en douter.

Jane Gray. — Expliquez-vous, de grâce..... Car j'ai peine à comprendre.

Sir Bruges. — Marie, notre auguste souveraine, ne fut pas plus tôt affermie sur le trône, qu'elle employa son autorité à rétablir la religion catholique. Ses ennemis prétendirent que des rigueurs étaient exercées contre les protestans, et le dessein qu'elle manifesta d'épouser Philippe d'Espagne acheva d'aliéner leurs esprits. Ce mariage ne fut pas plus tôt décidé qu'une vaste conspiration se forma contre le pouvoir de Marie. Le duc de Suffolk, votre père, que la clémence de la reine et son expérience eussent bien dû corriger, séduit par l'idée de vous replacer sur le trône d'Angleterre, se joignit aux conspirateurs et entreprit de soulever les comtés du centre de l'Angleterre : l'imprudence de quelques-uns des conjurés fit

manquer le complot, et le duc poursuivi et arrêté fut exécuté avec dix de ses complices !

Jane Gray. — Oh ! mon père ! *(Elle tombe sur la chaise et se couvre la figure de ses mains)*.

Sir Bruges. — Votre é poux...

Jane Gray. — Eh bien ?

Sir Bruges. — Se prépare à la mort.

Jane Gray. — Je vais l'imiter.

Sir Bruges.— Vous pouvez madame vous réconcilier avec Dieu, en abjurant la religion que vous professez, écoutez la voix de votre conscience qui vous dit de mourir catholique.

Jane Gray, *se levant.* — La voix de ma conscience me dit au contraire de mourir dans la religion de mes pères. D'ailleurs il ne me reste plus assez de temps pour étudier les questions de controverses, et je préfère employer les derniers momens dont je puis encore disposer pour demander à Dieu la grâce de mourir chrétiennement.

Sir Bruges. —Je vais trouver la reine, et je puis en votre faveur obtenir un délai de trois jours.

Jane Gray. — Je ne vous ai pas tenu ce discours afin que vous alliez le rapporter à Marie ; ne pensez-pas que j'aie un si grand attachement à la vie,.. Je viens d'en concevoir un tel dégoût, qu'uniquement occupée de la vie éternelle, je ne pense plus qu'à la mort, et puisque c'est la volonté de la reine, je l'accepte volontiers.

Sir Bruges.—Votre époux, madame, après avoir entendu l'arrêt de sa condamnation, demanda avec instance qu'on lui permit de vous dire un éternel adieu ! la reine lui a accordé cette faveur.

Jane Gray, *émue.*—Et moi, mon père, je la refuse, Faites-moi la grâce de lui dire, qu'une pareille entrevue est plus propre à entretenir la douleur qu'à donner de la force et des consolations dans un moment aussi extrême... Rappelez-lui bien que notre séparation ne durera qu'un moment, et que nous nous retrouverons bientôt dans un lieu où nous serons unis pour toujours : où ni peines, ni chagrins,ni la mort même ne pourront plus nous atteindre; mais où notre félicité sera éternelle.

Sir Bruges, *attendri.* — Permettez-moi de venir vous prodiguer les consolations...

Jane Gray. — Oui , venir me chercher quand il en sera temps.

(Sir Bruges, fortement touché de la fermeté de Jane Gray, la salue respectueusement et sort. On entend les verroux et la porte se fermer).

SCÈNE VI.

JANE GRAY, *seule,*

Voilà donc les funestes effets de l'ambition!.. et c'était pour se précipiter ensuite dans le gouffre éternel qu'ils se sont donnés tant de peines pour m'élever quelques minutes sur un trône! Mon dieu! Dieu de bonté, pardonne un tel délire, et que ta clémence soit infinie. (*Silence*). Et ma mère!... Ma mère!.... Quel est son sort?... Echappera-t-elle?... Où est-elle.... Ma mère!

SCÈNE VII.

Miss TILRAY, ANNA, JANE GRAY.

(*Les deux suivantes rentrent et trouvent encore Jane Gray agitée par le souvenir de sa mère.*

Miss Tilray. — Madame!...

Jane Gray, *ne les apercevant pas.* — Pauvre mère!... que je la plains.... Cette terre ne sera plus pour elle qu'un affreux désert!... Et les échos seuls répéteront les accens de sa douleur!

Anna. — Madame!... Pardon... Si nous troublons votre solitude; mais nous sommes inquiètes.... Rassurez-nous! Nous avons cru entendre... Vous n'étiez pas seule tout à l'heure.

Jane Gray.. — Non! mes amies: effectivement je n'étais pas seule; on est venu m'annoncer la fin de ma captivité...

Miss Tilray. — Ah! je frémis!... Je devine l'affreuse vérité!...

Jane Gray. — Ne pleurez pas, car je vais être heureuse! heureuse à jamais! (*Les suivantes en larmes tombent à ses pieds; Jane Gray les relève et les presse contre son cœur.* Oui, le moment approche où nous allons nous séparer... Mais ne me plaignez pas, je vous en conjure. . Je vais rejoindre mon époux. (*On entend une marche funèbre et le tintement de la cloche.*)

Miss Tilray et Anna. — Grands dieux!

Jane Gray. — Ecoutez!.. Tout est fini pour lui!... Mais il ne jouit pas encore d'une félicité parfaite.... Car il m'attend!.. Mes amies, en me quittant, vous vous rendrez près de ma mère.... Je vous charge du soin de la consoler.... Car vous ne savez pas!.. Eh! bien! elle est seule au monde!... Tout autour d'elle a disparu! Son époux, sa fille, et tout ce qui lui fut cher! Comparez maintenant!... N'est-elle pas la plus infortunée!... (*Elle tire un médaillon de son sein*). Vous lui remettrez ce médaillon... Les portraits

de sa fille et de son fils s'y trouvent réunis.... Vous les contemplerez avec elle, et rappelez-vous sans cesse que du haut des cieux nos regards seront fixés sur vous, et que votre bonheur sera notre récompense. (*Désignant la porte de l'autre salle*). Ici, vous le savez, je possède des objets précieux, acceptez-les comme un gage de la reconnaissance et de la plus sincère amitié. (*Ell va à la table et écrit sur une feuille de papier*). Je ne veux pas qu'après moi l'on puisse vous les contester. N'oubliez pas ces livres divins et sacrés. (*Elle en prend un, l'ouvre, et montrant un feuillet blanc qui se trouve à la fin*). Sur cette feuille inutile, je vais tracer de ma main quelques lignes... (*écrivant*) qui vous rappelleront sans cesse le soulagement puissant que la religion accorde à cette heure où le monde va se fermer sur nous. (*Elle se lève*)? Suivez-moi dans cette salle, venez m'aider à me vêtir : c'est en habit de fête, c'est avec celui que je portai le premier jour de mon hymen que je veux aller rejoindre mon époux... (*Elle rentre dans l'autre salle, les deux femmes la suivent tout en pleurs.*)

SCÈNE VIII.

SIR BRUGES, THOMAS BRIDGES, GARDES, PUIS ANNA.

(*Les portes de la prison s'ouvrent, les gardes arriventet se rangent dans le fond; viennent ensuite sir Bruges et Thomas Bridges; Anna paraît, un mouchoir à la main: elle témoigne que sa maîtresse est là, et qu'elle ne tardera pas à paraître, puis elle rentre.*)

THOMAS BRIDGES. — Puisse-t-elle imiter le courage de son époux!

SIR BRUGES. — N'en doutez pas, je viens de la voir; pleine de confiance, elle a toute la résignation de nos premiers martyrs.

THOMAS BRIDGES. — Le conseil avait d'abord arrêté que Jane et son époux mourraient ensemble sur le même échafaud; mais la reine, redoutant l'impression que leur supplice pourrait faire sur le peuple, ordonna que lord Guilford fut seul exécuté dans la ville. Il vient de subir son sort avec courage et dignité. Après avoir consacré quelques instans à se recueillir, il leva les yeux vers le ciel en prononçant le nom de son épouse et livra sa tête à la hache meurtrière.

SIR BRUGES. — Les vrais coupables n'ont-ils pas été punis? Leur châtiment ne devrait-il pas suffire à la reine.

THOMAS BRIGDES. — Oui, mais nous devons obéir aveuglément.

SIR BRUGES. — Je partage votre opinion, sa mort était résolue; la reine ne veut recevoir personne, elle craint que l'on ne vienne encore lui parler de clémence.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, JANE GRAY, MISS TYLRAY, ANNA.

Jane Gray paraît, on n'aperçoit sur son visage aucune apparence de crainte, ni d'effroi; elle est parée d'une robe de satin blanc, mais simple et sans aucune broderie, son cou est orné d'un riche collier, sa tête est couverte d'un voile blanc très-clair, il est relevé. Des gants cachent ses bras jusqu'aux coudes. Miss Tylray et Anna la suivent en fondant en larmes. Jane Gray cherche vainement à déguiser le tendre intérêt que leur désespoir lui inspire.

JANE GRAY. — Partez, mes amies, je vous le répète, allez rejoindre ma mère; mes vœux et mon cœur vous suivent..... Mais au nom du ciel, épargnez-vous.....

MISS TYLRAY. — O ! Madame..... Permettez-nous de ne pas vous quitter.....

ANNA. — De vous suivre partout.

MISS TYLRAY. — Nous remplissons un vœu que vous aviez déjà manifesté,

JANE GRAY. — Oui, je m'en souviens.

(*Elle les embrasse tendrement, puis elle exprime à sir Bruges et à Thomas Bridges qu'elle est prête à les suivre.*

(*Jane Gray baisse son voile, elle est au milieu de ses deux suivantes, qui la tiennent par la main, les gardes se divisent en deux pelotons; le premier est en tête. Viennent ensuite les femmes; derrière elles, Thomas Bridges, sir Bruges et le dernier peloton. Le cortège défile très-lentement et sort*).

FIN DU QUATRIÈME TABLEAU.

CINQUIÈME TABLEAU.

(*Le théâtre représente l'enceinte de la tour, choisie pour l'exécution de Jane Gray; l'échafaud est dressé et tient toute la longueur du théâtre*).

SCÈNE X.

(*Jane Gray monte l'escalier de l'échafaud. Sir Bruges lui donne la main*:

arrivés, ils restent au milieu; paraît le bourreau, la hache sur l'épaule; il se place dans le coin, à la droite du spectacle. Miss Tylray et Anna, qui ont suivi leur maîtresse, se placent à l'autre extrémité, les acteurs sont rangés sur l'échafaud dans l'ordre qui suit :

Miss TYLRAY, ANNA, JANE GRAY, Sir BRUGES, Le Bourreau.

(*Jane Gray lève son voile*).

Jane Gray. — Je prie Dieu de vous récompenser des bontés que vous m'avez témoignées. Je vous avouerai cependant qu'elles m'ont plus fait souffrir que l'appréhension de la mort que je vais endurer ! Je suis soumise à la loi, et par elle je suis condamnée à mort, non pas pour avoir offensé la majesté de la reine, car je suis innocente d'avoir désiré la dignité royale, et je remets à Dieu une âme pure d'un tel crime; mais seulement parce que je consentis à un acte qui me fut imposé, et les juges ont pensé que j'avais agi librement. Cependant, j'ai offensé le tout-puissant, parce qu'au lieu de vivre selon la connaissance qu'il m'avait donnée, j'ai suivi les vanités de ce monde méprisable, pour ce motif il lui a plu de m'infliger cette mort et je la mérite bien ; je remercie Dieu de tout mon cœur de m'avoir accordé le temps de me repentir de mes erreurs ici-bas, et de me réconcilier avec mon rédempteur. C'est pourquoi, ô vous qui m'écoutez, je vous conjure de joindre vos prières aux miennes, tandis que je vis encore, afin que Dieu dans sa bonté infinie me pardonne mes péchés, tant grands et nombreux qu'ils soient, et je vous prie tous d'être témoins qu'ici je meurs en véritable chrétienne. (*Se mettant à genoux*). Maintenant je vous en supplie, priez tous pour moi et avec moi. (*Tout le monde se met à genoux et adresse au Seigneur sa fervente prière. Chacun est attendri et verse des pleurs : Jane Gray se relève ensuite, remet ses gants et son mouchoir à Anna; elle prie ses suivantes de lui aider à détacher son voile, ainsi que son collier et son fichu; s'adressant au bourreau d'une voix entrecoupée*). C'est là sur ce billot... pourrait-on le retirer un moment?

Le Bourreau.—Cela ne se peut, madame. (*Il se met respectueusement à ses genoux*). Daignez me pardonner mon cruel ministère.

Jane Gray. — Oui je vous absous !... Je vous prie seulement de vous hâter !... (*Elle reprend le mouchoir des mains de sa suivante; les deux femmes n'ont plus la force de soutenir un pareil spectacle. Après avoir fait un dernier adieu à leur maîtresse, miss Tylray s'évanouit et Anna, au désespoir, se détourne et s'appuie contre la muraille. Jane*

Gray noue le mouchoir autour de ses yeux et cherche à tâton le billot. (Cherchant le billot). Que me faut-il faire? Où est-il? *(Sir Bruges s'approche d'elle et guide sa main. La pose des personnages, qui sont sur l'échafaud, doit offrir une copie parfaite du beau tableau de M. Paul de Laroche. Lorsque ce tableau est bien dessiné, Jane Gray s'écrie)* : Seigneur je remets mon âme entre tes mains!

(Le rideau baisse aussitôt, puis on entend le coup fatal.)

FIN DE LA PIÈCE.